

LIVRE VINGT-QUATRIÈME DES MORALES DE SAINT GRÉGOIRE SUR JOB

SUITE DU TRENTE-TROISIÈME CHAPITRE

23. S'il y a un ange qui parlant pour lui dise une chose semblable, pour annoncer la justice de l'homme; il aura pitié de lui; et dira :
24. Délivrez-le, afin qu'il ne tombe point dans la corruption. J'ai trouvé en faveur de quoi je lui serai favorable.
25. Sa chair a été consumée par les supplices. Qu'il retourne aux jours de sa jeunesse.
26. Il priera Dieu, et Dieu s'apaisera; il verra le Visage de Dieu avec un transport de jubilation et il rendra à l'homme sa justice.
27. Il considérera les hommes, et il dira : j'ai péché. Il est vrai que j'ai failli, et que je n'ai pas été châtié comme je le méritais.
28. Il a délivré son âme, afin quelle ne se perdis point, et qu'en vivant elle put voir la lumière.
29. Dieu opère toutes ces choses par trois fois en chacun des hommes,
30. afin de retirer leurs âmes de la corruption, et de les éclairer de la lumière des vivants.
31. Job, fais attention à ce que je dis; écoute-moi, et taise-toi pendant que je parle.
32. Si tu as après cela quelque chose à dire, réponde-moi, parle, car je voudrais que tu puisse paraître juste.
33. Que si tu n'as rien à dire, écoute-moi; taise-toi, et j'enseignerai la sagesse.

CHAPITRE PREMIER

Que c'est pour nous guérir du péché, que le Christ a bien voulu être semblable à nous en une chose, quoiqu'il ait été dissemblable en tout le reste.

Héliu voulant nous marquer la conduite admirable de Dieu sur chacun de ses élus qu'il châtie durant cette vie, a dit ci-devant : *Son âme s'approchera de la corruption, et sa vie de la mort.* Par l'exemple d'un seul homme qui est ici comme accablé des divers fléaux dont Dieu l'afflige, il nous veut représenter toutes les tentations auxquelles est exposée la nature humaine; et en nous disant ce qui se passe dans un seul homme, il nous marque clairement ce qui arrive à tous, les autres. Il ne nous a exprimé les tentations de quelques personnes particulières, que pour nous faire entendre ce qu'il faut croire de tout le reste du monde. Car il est sans doute que tout le corps des élus est exposé à de semblables peines durant cette vie.

C'est pourquoi après avoir exposé cette générale contagion de notre nature, il en apporte aussitôt un remède général, en disant ici : *S'il y a un ange qui parlant pour lui, dise une chose semblable, pour annoncer la justice de l'homme; il aura pitié de lui.* Quel est cet ange; sinon celui qui est appelé par un prophète, *l'Ange du grand conseil* ? Car en grec évangéliser est le même qu'annoncer : de sorte que le Seigneur, qui s'annonce soi-même aux hommes, est appelé ange. Et c'est pour cela qu'il est fort bien dit ici : *S'il y a un ange qui parlant pour lui; parce que selon que le dit l'Apôtre, il intercède pour nous.*

Mais voyons ce qu'il dit en notre faveur : *Une chose semblable.* L'art de la médecine guérit les maladies, tantôt par les semblables, et tantôt par les contraires. Quelquefois des remèdes chauds guérissent des maladies chaudes; et des remèdes froids des maladies froides et quelquefois aussi des remèdes froids guérissent des maladies chaudes; et des remèdes chauds, des maladies froides. Notre divin Médecin venant à nous du haut du ciel, et nous ayant trouvé accablés sous le poids de tant de langueurs, nous apporta pour remède quelque chose de semblable, et quelque chose de contraire. Il est venu tout ensemble, et comme homme vers les hommes, et comme juste vers les pécheurs. Il a été semblable à nous par la vérité de sa nature, mais très dissemblable par la pureté de son innocence. Car l'homme était tellement infecté de vices et de péchés, qu'il ne pouvait être purifié que par un Dieu. D'ailleurs il fallait qu'il pût voir celui qui le devait guérir; afin qu'ayant un exemple à imiter il put se corriger de l'iniquité de sa vie passée. Or comme l'homme était incapable de voir Dieu, notre Médiateur s'est fait homme; afin de pouvoir être vu des hommes. Un Dieu qui était juste et invisible, s'est montré semblable à nous, homme, et visible; afin qu'étant vu par la ressemblance qu'il avait avec nous, il nous guérit par sa justice, et que comme il convenait avec les hommes par la vérité d'une même nature, il remédiât à leurs maux par la vertu de son art divin.

Parce donc qu'en venant dans notre chair, il ne s'est pas chargé de nos péchés, comme en étant entaché lui-même; ni de la peine que nous méritions, comme ne la pouvant éviter; puisqu'il n'a été souillé d'aucune tache d'iniquité; il n'a pu être sujet à aucun des malheureux effets de notre péché; et ainsi il a souffert la mort de son bon gré, quand il l'a voulu, et sans y être contraint par aucune nécessité. De sorte que c'est avec grande raison qu'il est marqué ici, que cet ange parlant en faveur de l'homme tenté, *a dit une chose semblable*; puisqu'il n'est ni né, ni mort, ni ressuscité comme tous les autres. Aussi n'a-t-il pas été conçu par les voies ordinaires de la nature, mais par la vertu du saint Esprit; et en naissant il a en même temps, et fait paraître, la fécondité de sa mère, et conservé sa virginité. Nous mourons, encore même que nous ne le voulions pas, parce que nous sommes contraints par la nécessité de notre condition, de souffrir cette peine de notre péché. Mais comme ce divin Médiateur n'a jamais eu rien de commun avec le péché, il n'a aussi été sujet par nécessité à aucune peine. Il s'est chargé par miséricorde de celle que nous méritions; parce qu'il a vaincu le péché par le souverain empire qu'il avait sur lui, selon ces paroles qu'il dit en saint Jean : *J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre.* Et il avait dit immédiatement auparavant : *Personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitte.*

Il n'est pas non plus ressuscité comme feront les autres hommes. Car notre résurrection est différée jusques à la fin du monde; mais la sienne s'est accomplie dans le troisième jour après sa mort. De plus, nous ne ressusciterons que par lui; mais il s'est ressuscité soi-même par sa propre puissance et par sa propre vertu : parce qu'étant Dieu, il n'avait pas besoin comme nous d'être ressuscité par la vertu d'un autre. Ainsi sa résurrection est différente de la nôtre, en ce que nous ne ressuscitons pas par notre propre puissance, comme il a fait; d'autant que n'étant purement qu'hommes, nous aurons besoin d'un secours divin pour pouvoir ressusciter. Mais lui il

a opéré ce grand ouvrage, comme étant Dieu avec le Père et le saint Esprit, quoi qu'il ne soit ressuscité que lui seul dans son humanité.

Puis donc qu'encore que notre Seigneur soit vraiment né, et vraiment mort, et vraiment ressuscité; il n'est semblable à nous en toutes ces choses que par la vérité d'une nature qui nous est commune; mais qu'il en est différent par la grandeur de sa puissance; c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici, que cet Ange tout divin parlant en notre faveur, dit *une seule chose semblable* : Car quoi qu'en toutes ses divines opérations il nous surpasse infiniment par son pouvoir incompréhensible, il y a néanmoins une chose dans laquelle il n'est point différent de nous, qui est la forme humaine dont il s'est revêtu véritablement. Il parle pour nous à son Père par cette même nature, par laquelle il a bien voulu se rendre semblable à nous. Car à son égard, parler, ou intercéder pour nous, n'est autre chose que se faire homme en faveur des hommes. C'est pourquoi Héliu ajoute ensuite : *Afin d'annoncer la justice de l'homme*. Parce que s'il ne se fût rendu semblable aux hommes, l'homme n'eût jamais pu paraître juste devant Dieu. Ainsi il annonce notre justice, en ce qu'il a daigné prendre sur soi notre infirmité.

CHAPITRE 2

Qu'il n'y avait que Jésus Christ, qui étant exempt de tout péché, pût intercéder envers Dieu en faveur des pécheurs. Que l'on est d'autant plus fort pour résister au péché, qu'on reconnaît plus humblement sa faiblesse et son impuissance. Et qu'étant tombés, en Adam dans le péché pour satisfaire la chair, nous ne sortons du péché que par les amertumes que Dieu nous fait souffrir en cette même chair, durant cette vie.

La funeste persuasion de l'ancien ennemi de l'homme nous ayant tous enveloppés dans la contagion d'une même faute, avait tellement corrompu la nature humaine dans sa racine, qu'il n'y avait personne exempt de péché qui pût parler à Dieu en faveur des hommes pécheurs : parce que sortant tous d'une même masse, ils se trouvaient tous complices d'un même crime. C'est pour cela que le Fils seul-engendré du Père est venu à nous, et qu'il a pris sur soi notre nature, sans prendre part à notre péché. Car pour intercéder pour des pécheurs, il était nécessaire qu'il fût sans péché; puis qu'il n'eût pas pu effacer les taches des autres, s'il eût été lui-même souillé. De sorte que c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici, qu'en ce qu'il a été semblable à nous, il a annoncé la justice de l'homme; puis qu'en intercédant pour les pécheurs, il a fait connaître qu'il fallait nécessairement qu'il fût juste, afin de pouvoir obtenir le pardon d'autrui.

Il aura pitié de lui, et il dira : *Délivrez-le, afin qu'il ne tombe point dans la corruption. J'ai trouvé en faveur de quoi je lui serai favorable*. Le Médiateur d'entre Dieu et l'homme, Jésus Christ homme, a étendu sur les hommes sa miséricorde, en ce qu'il a daigné prendre la nature humaine : et c'est par ce mouvement d'une bonté infinie qu'il dit à son Père en faveur de l'homme qu'il a racheté : *Délivrez-le, afin qu'il ne tombe point dans la corruption*. Nous avons déjà remarqué ci-devant qu'à l'égard de notre Seigneur, parler, c'est délivrer l'homme; c'est à dire, rendre libre la nature humaine, en s'en revêtant : puis qu'en prenant sur soi notre chair, il l'a rachetée de la servitude, et l'a mise en liberté. Or nous sommes cette même chair qu'il a rachetée; et lors que nous étions comme enchaînés par les liens de notre péché, la justice de ce souverain Médiateur nous a délivrés, selon qu'il le marque lui-même par ces paroles : *Si le Fils vous met en liberté, vous serez, alors véritablement libres*.

Et ce n'est pas sans raison qu'il est dit ici en faveur de l'homme racheté : *Afin qu'il ne tombe point dans la corruption*. Il avait dit auparavant : *Son âme approchera de la corruption*; et il dit ici : *Afin qu'il ne tombe point dans la corruption*. Comme s'il disait en termes plus clairs : Parce que la vue de sa propre infirmité lui fait reconnaître qu'il est fort près de la corruption, il ne doit point y tomber. Au lieu qu'il serait très juste qu'il y tombât, si s'appuyant sur ses propres forces, il s'en estimait être bien éloigné. Mais d'autant qu'il s'en approche par humilité, il mérite en quelque sorte d'en être délivré par miséricorde; et il arrive qu'il est d'autant plus fort pour résister aux vices qui lui font la guerre, qu'il se reconnaît faible et impuissant dans la vue de ses démérites. Car quiconque se veut élever au dessus de soi, retombe comme par la pesanteur de sa propre élévation : il s'abaisse d'autant plus profondément, que par un emportement de vaine gloire, il s'éloigne davantage de celui qui est véritablement élevé au dessus de tout : et autant qu'il se croit uni aux choses sublimes, autant s'approche-t-il des choses basses et inférieures.

C'est ce qu'un Prophète nous a voulu marquer par ces paroles mystérieuses qu'il adresse à une âme qui s'élevait de vanité : *D'autant plus que vous êtes belle, descendez; et dormez avec*

les incirconcis. Quiconque détourne les yeux de son esprit pour ne pas considérer la difformité et la faiblesse de son âme, et les porte par un mouvement de vaine gloire sur le peu de vertu qui éclate en lui, il descend d'autant plus bas, que plus il considère son âme comme belle et sainte : d'autant qu'en s'élevant par l'estime de ses propres mérites, cette gloire qu'il s'attribue, est ce qui le fait tomber dans un plus profond abysse : Et il dort avec les incirconcis, lors qu'en sortant de cette vie, il passe dans la mort éternelle avec les pécheurs. Parce donc que l'homme, duquel Héliu parle ici, se reconnaît avec beaucoup d'humilité être proche de la corruption, ce n'est pas sans grande raison qu'il dit : *Délivrez-le, afin qu'il ne tombe point dans la corruption; c'est à dire, afin de pouvoir d'autant mieux éviter la punition divine, qu'il détourne moins ses yeux de la vue de son péché.*

Mais comme il n'y avait personne qui eût assez de mérites pour obliger Dieu de prendre en sa faveur pitié de notre misère, le Fils seul-engendré du Père éternel prenant sur soi la forme de notre nature infirme, s'est présenté, comme le seul qui fût juste, pour intercéder pour les pécheurs. Et c'est avec beaucoup de raison que l'Ange dont il est ici parlé, dit ensuite : *J'ai trouvé par le moyen de quoi je lui ferai favorable.* Comme si le Médiateur d'entre Dieu et les hommes, disait en termes clairs : Parce que nul de tous les hommes ne pouvait paraître juste devant Dieu, pour intercéder pour les autres, je me suis fait homme moi-même en leur faveur, et j'ai trouvé en me faisant homme un moyen d'être avec justice favorable aux hommes.

Et parce que le Seigneur qui s'était chargé de notre infirmité, a réparé notre corruption en ressuscitant; de même qu'en mourant il avait souffert la peine que nous méritions; c'est avec grande raison que ce même Ange marquant ici les peines de notre mortalité, témoigne en même temps : qu'il en a pitié, lors qu'il ajoute ensuite : *Sa chair est consumée par les supplices. Qu'elle retourne aux jours de sa jeunesse.* Car ayant été tous exclus des joies du paradis dans notre premier père, qui s'éloigna de Dieu par son péché, nous sommes tombés dans la misère de cette vie mortelle; et nous ressentons assez dans la sévérité de la punition que nous souffrons, combien criminelle est la faute que la persuasion de l'ancien serpent nous a fait commettre. Car depuis que nous sommes tombés dans ce misérable état, nous n'avons plus trouvé hors de Dieu que dès sujets de douleur et d'affliction.

Et comme ç'a été pour suivre la chair que nous nous sommes laissés séduire par les yeux, c'est aussi de cette même chair que nous avons préférée à ses préceptes, dont il se sert comme d'un fléau continuel pour nous châtier. Car c'est dans la chair que nous gémissons tous les jours; c'est dans la chair que nous endurons mille peines; et c'est dans la chair qu'enfin nous souffrons la mort. Ainsi Dieu a voulu par un conseil admirable, que ce qui nous avait fait faillir, devint le sujet de notre peine; afin que la cause de notre punition, fût la même que celle de notre péché; et que l'homme étant tombé dans la mort par le plaisir de cette chair pleine d'orgueil, il fût remis dans le chemin de la vie par son amertume.

Comme donc la nature humaine qui était affligée d'une infinité de peines dans sa vie de chair, a été délivrée à la venue du Rédempteur, et des vices de sa corruption, et des maux dont elle était tourmentée; disons avec Héliu parlant de l'homme racheté : *Sa chair a été consumée par les supplices. Qu'il retourne aux jours de sa jeunesse.* Comme s'il disait en d'autres termes : Les peines de cette mortalité dont il a été puni, l'ont jeté comme dans un état de vieillesse, dont il faut qu'il sorte pour rentrer dans la jeunesse d'une vie nouvelle; afin que se relevant de cet état auquel il est tombé misérablement, il revienne, étant racheté, à cet autre état, pour lequel il avait été formé de la main de Dieu.

Car l'Écriture nous marque souvent la vie nouvelle par la jeunesse : et c'est pour cela qu'il est dit à l'Époux sacré : *Les jeunes filles vous ont aimé;* c'est à dire, les âmes élues qui ont été renouvelées par la grâce du baptême, et qui ne sont point défigurées par le long usage de l'ancienne vie, mais qui font ornées et embellies par l'éclat de la vie de l'homme nouveau. David pleurait la vieillesse de l'homme ancien qui était comme tout flétrie parmi les vices, lors qu'il dit : *J'ai vieilli parmi tous mes ennemis.* L'Écriture veut au contraire que nous nous réjouissions dans la vertu, lorsqu'elle nous dit ailleurs : *Vous qui estes jeune, réjouissez-vous dans votre jeunesse.* Comme si elle disait : Que ceux qui sont forts se réjouissent dans leur renouvellement; c'est à dire, qu'ils ne mettent pas leur joie dans les voluptés de l'ancienne vie, mais dans la vertu de la vie nouvelle. Et comme c'est par l'intercession du Rédempteur, et non par nos propres forces, que nous sommes rappelés à cet état désirable de la nouveauté spirituelle, cet Ange divin dit ici en priant en faveur de l'homme racheté, *qu'il revienne aux jours de sa jeunesse.*

Et d'autant que lors que notre Rédempteur intercède pour nous envers son Père, nous nous dépouillons de la tiédeur et de la nonchalance de notre vie passée, pour nous porter à l'oraison; il est dit ensuite : *Il priera Dieu, et Dieu s'apaisera, et lui sera favorable.* Il est

premièrement dit que l'Ange intercède, et ensuite, que l'homme prie : parce que si le Seigneur n'eût premièrement demandé la vie pour nous à son Père par son Incarnation, jamais notre insensibilité et notre froideur n'eût pu s'échauffer jusqu'à demander les choses éternelles. De sorte qu'il a été nécessaire que l'intercession de l'Incarnation du Sauveur allât devant, pour nous réveiller du profond assoupissement où le péché nous avait plongés.

CHAPITRE 3

Qu'après que notre âme a été saisie de tristesse par la considération de ses péchés et de la sévère justice de Dieu, la vue des biens à venir la comble d'une joie si excessive, qu'elle est incapable, non seulement de l'exprimer mais même de la pouvoir porter que pour peu de temps. Et que la justice dont Dieu nous revêt maintenant, n'est appelée notre, que parce que l'homme l'avait possédée autrefois dans sa première création.

Mais parce qu'après ces tentations, ces peines, et ces amertumes que souffre notre âme, il arrive souvent que la lumière de la vérité y répand ses rayons et la remplit d'une joie secrète, l'Écriture parlant de l'homme racheté et qui prie son Dieu, dit fort bien ensuite : *Et il verra son visage avec un transport de jubilation*. Nous avons ci-devant marqué comment Dieu nous touche et se fait connaître à nous; et maintenant l'Écriture nous apprend comment en se faisant connaître, il nous comble d'une sainte joie. Car la componction dont on est touché, lorsque faisant réflexion sur soi-même, la vue de tous les péchés que l'on a commis cause de l'effroi; est bien différente de celle que l'on ressent, lorsque portant les yeux sur les biens célestes, l'on se trouve tout consolé et fortifié par l'espoir, et comme par une espèce d'assurance de les posséder un jour. Le premier sentiment nous fait répandre des larmes de saisissement et de tristesse: mais l'autre tire de nos yeux des larmes de joie et d'épanouissement de coeur.

Or l'on appelle jubilation, cette joie inexplicable dont notre âme est tellement transportée, qu'elle ne la peut, ni cacher, ni aussi exprimer par ses paroles, et qui ne se manifeste que par de certains mouvements, sans qu'elle se puisse bien définir. Et c'est pour cela que le prophète David ayant en vue cette joie ineffable des âmes élues, qui ne pouvait être exprimée par nulles paroles, disait dans un psaume : *Bienheureux le peuple qui sait la jubilation*, il ne dit pas qui l'exprime, mais qui la sait et qui la ressent. Car elle peut bien être connue par l'entendement, mais non expliquée par les paroles. Elle nous fait sentir ce qui est au dessus des sens : Et comme le sentiment de celui qui en est touché, suffit à peine pour la lui faire concevoir; comment la langue serait-elle capable de trouver des termes pour la faire concevoir aux autres ? Puis donc que lors que la lumière de la vérité se répand dans le fond du coeur, tantôt elle l'attriste par la considération de la sévère justice de Dieu, et tantôt elle le remplit de joie par la vue des biens avenir; c'est avec grande raison qu'après l'amertume des tentations, et les larmes que nous font répandre les maux que nous souffrons durant cette vie, l'Écriture ajoute ici : *Et il verra son visage avec un transport de jubilation*.

En effet le feu de l'affliction pénètre le premier dans notre âme, par la réflexion qu'elle fait sur son aveuglement et sûr ses ténèbres, afin de consumer en elle toute la rouille de ses vices; et ces yeux spirituels étant ainsi épurés, s'ouvrent mieux ensuite aux joies de la céleste patrie : de sorte qu'après nous être purifiés par nos larmes, de la corruption de tous nos péchés passés, nous devenons assez clairvoyants pour contempler les biens éternels auxquels nous tendons. Ainsi cet aveuglement que nos péchés avaient répandu sur notre âme, étant comme dissipé et consumé par cette tristesse si salutaire, elle se trouve tout d'un coup éclairée des rayons brillants de la lumière divine. A cette vue elle nage dans une joie ineffable qui lui fait comme goûter avec assurance les biens futurs; et qui l'enlevant hors d'elle-même, comme si elle sortait déjà de cette vie, la fait en quelque sorte passer dans l'état bienheureux d'une vie nouvelle.

C'est là que l'âme est si abondamment arrosée des eaux de la grâce, qui découlent sur elle de cette source infinie de la divine miséricorde, qu'elle est incapable de porter longtemps cet état de ravissement auquel elle est élevée de sorte qu'elle connaît par l'impression qu'elle ressent de la vérité, qu'elle est impuissante de connaître ici quelle est la vérité en elle-même. Aussi plus elle en approche, et plus elle s'en croit éloignée; la faible vue qu'elle en a, lui faisant sentir qu'elle n'est pas capable de la contempler parfaitement. Dans cet effort que l'âme fait pour arriver à la vérité, elle en est comme repoussée par le brillant éclat qui sort de son immensité divine. Car la Vérité incréée contient et environne toutes choses, de même qu'elle les remplit; de sorte que notre âme est impuissante de s'ouvrir autant qu'il faudrait pour contenir une grandeur, et, si l'on

peut se servir de ce terme impropre, une étendue qui n'a point de bornes; d'autant que la petitesse de sa nature bornée la retient et la resserre en de plus étroites limites. C'est pourquoi elle retombe bientôt en elle-même, et revient à son premier état de bassesse et de misère, après avoir seulement comme entrevu quelque faible lueur de la vérité.

Or cette vue que nous avons de Dieu par le moyen de la contemplation, qui n'est ni claire ni permanente, et qui ne mérite que le nom d'image et de ressemblance divine, est ici appelée le visage de Dieu. Car comme c'est en voyant les visages que l'on connaît les personnes, ce n'est pas sans raison que l'on appelle ici la connaissance de Dieu, son visage. C'est pourquoi Jacob dit après avoir lutté avec l'Ange : *J'ai vu le Seigneur face à face*. Comme s'il disait : J'ai connu le Seigneur, parce qu'il m'a lui-même daigné connaître le premier. Saint Paul témoigne que cette vue sera parfaite après cette vie, lors qu'il dit : *Alors je le connaîtrai, comme je suis moi-même connu de lui*. Parce donc qu'après la souffrance des maux du monde, et après les tempêtes des tentations, l'âme est quelquefois transportée hors d'elle-même, et ravie par la contemplation comme en la présence de Dieu; en sorte qu'encore qu'elle ressente en quelque manière cette divine présence, elle ne peut néanmoins bien connaître ni bien exprimer ce qu'elle voit et ce qu'elle sent, l'Écriture dit fort bien ici, qu'après tous les travaux que l'homme a soufferts, *il verra le visage de Dieu avec un transport de jubilation*.

Mais comme plus nous contemplons les choses du ciel, plus nous nous éloignons des actions terrestres et charnelles, c'est avec grande raison qu'après la grâce de la contemplation, l'Écriture parle ici de la justice des oeuvres, ajoutant ensuite : *Et il rendra à l'homme sa justice*. Cette justice est ici appelée notre justice, non pas qu'elle le soit par nous-mêmes, mais seulement comme nous étant donnée par la miséricorde divine; de même que nous disons dans la prière que le Seigneur nous a enseignée : *Donne-nous aujourd'hui notre pain de substantiel*. Nous l'appelons notre pain, quoi qu'en même temps nous le demandions à Dieu; parce qu'il est notre, lors que nous le recevons, encore que ce soit véritablement le pain de Dieu, en ce que c'est lui qui nous le donne. Ainsi lors qu'il est dit ici que Dieu rend à l'homme sa justice; ce n'est pas à dire que l'homme l'ait eu de lui-même; mais bien que c'est la justice qu'il avait reçu dans sa première création, et de laquelle il est déchu, parce qu'il n'a pas voulu y persévérer. Dieu rendra donc à l'homme cette justice avec laquelle il avait été formé, pour demeurer uni à Dieu, pour craindre la sévérité de ses menaces, et pour n'ajouter nulle créance aux promesses trompeuses de l'ancien serpent.

Or ce que cet artificieux ennemi a fait une fois dans le paradis terrestre, il s'efforce encore tous les jours de le pratiquer. Il s'étudie d'arracher la parole de Dieu de nos coeurs, et d'y introduire en sa place la fausse douceur de ses trompeuses promesses. Il diminue autant qu'il peut la sévérité dont Dieu nous menace, et il nous invite avec tout l'artifice imaginable à croire aux choses fausses qu'il nous promet. Car il nous promet faussement des biens temporels, afin d'affaiblir dans notre esprit la crainte des supplices éternels dont Dieu nous menace. Et en effet quand il nous offre la gloire du monde, n'est-ce pas nous dire : *Vous serez comme des dieux ?* Comme s'il disait en d'autres termes : Touchez aux choses auxquelles vous porte la concupiscence, et paraissez grand dans le monde. Et quand il s'efforce d'effacer en nous la crainte de la justice divine, n'est-ce pas comme s'il nous disait, ainsi qu'il fit autrefois au premier homme : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger dit fruit du paradis ?*

Mais parce que l'homme étant racheté par la miséricorde divine, a reçu la justice qu'il avait autrefois perdue aussitôt qu'il eut été créé, il s'emploie maintenant avec un courage d'autant plus grand à résister aux flatteuses persuasions de son ennemi, qu'il a appris par une funeste expérience, combien il lui importe d'être obéissant aux préceptes de son Créateur. Ainsi au lieu qu'alors le péché l'a engagé dans la peine, c'est maintenant cette même peine qui l'empêche désengager dans le péché; en sorte qu'il a d'autant plus de crainte de pécher, que dans la vue de la punition qui le menace, il se repent et s'accuse du péché qu'il a commis.

CHAPITRE 4

Qu'il faut avoir reçu de Dieu un commencement de justice, pour pouvoir bien reconnaître et confesser ses péchés. Que rien ne fait mieux découvrir aux pécheurs la difformité de leurs vices, que la considération de la vertu et des actions des saints.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *Il regardera les hommes, et il dira : j'ai péché*. L'homme ne se reconnaîtrait pas pécheur, s'il n'était déjà juste en quelque manière. Car personnelle voit

bien son dérèglement, que lors qu'il commence à faire dessein de se régler. Et quiconque est tout-à-fait corrompu, est incapable de connaître ce qu'il est. Mais quand on se reconnaît pécheur, c'est une marque certaine qu'on commence à être juste, au moins en partie; et alors nous nous accusons parce qu'il y a de juste en nous, de ce que nous avons commis, lors que nous n'étions pas justes. Par le moyen de cette humble accusation de notre péché, nous commençons à nous approcher de Dieu, et prononçant contre nous-mêmes un jugement équitable, nous condamnons ce que nous savons qui lui déplaît. De forte que l'homme ayant ainsi reçu sa justice, dit ici à Dieu : *J'ai péché.*

Il faut remarquer qu'il dit premièrement : *Il regardera les hommes;* puis il ajoute : Et il dira : *J'ai péché.* Parce que plusieurs manquent à connaître leurs péchés, pour ne pas considérer les hommes. Et s'ils considéraient les hommes comme ils le doivent, ils reconnaîtraient aisément, combien ils se sont abaissés au dessous des hommes par leur péché. Et quoi que l'Écriture entende quelque fois par le mot d'hommes, ceux qui ont des sentiments tout humains et tout charnels, comme le marquent ces paroles de l'Apôtre : *Puis qu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes charnels ?* Et un peu après : *Et que vous êtes des hommes.* Néanmoins l'Écriture entend aussi quelquefois par le mot d'hommes, ceux que la raison distingue des bêtes; ou plutôt qui ne se laissent pas emporter aux passions des bêtes brutes, et auxquels Dieu dit par la bouche d'un prophète : *Et vous troupeaux de mes pâturages, vous êtes des hommes.* Parce que le Seigneur prend le soin de repaître ceux qui ne sont pas soumis aux voluptés de la chair comme des bêtes. Ceux au contraire qui s'abandonnent à ces affections basses et terrestres, ne sont plus appelés hommes, mais des bêtes brutes, selon qu'un prophète a dit parlant des personnes qui meurent dans leur péché : *Les bêtes sont pourries dans leur ordure.* C'est à dire : Les hommes charnels ont fini leur vie dans la corruption de l'impureté. Jérémie en parlant d'eux, se sert du terme de *bannir*, pour marquer l'ardeur de leur convoitise pour la femme de leur prochain. Un autre prophète les compare à *des ânes et à des chevaux.* Et David dit dans un psaume : *Quand l'homme était en honneur; il n'a pas eu d'intelligence; il a imité les bêtes irraisonnables, et il leur est devenu semblable.*

Puis donc que ceux qui s'appuient sur la raison et sur la justice, sont appelés hommes; et ceux au contraire qui sont soumis aux plaisirs charnels, sont appelés bêtes ce n'est pas sans raison que l'Écriture parlant de cet homme pénitent, dit ici : *Il considérera les hommes, et dira : J'ai péché :* c'est à dire : Il considérera l'exemple des saints, et se regardant sur ce modèle, il s'estimera pécheur. Parce que quiconque veut bien connaître quel il est, doit considérer ceux qui ne sont pas tels que lui; afin de voir en se comparant aux bons, combien il est véritablement devenu difforme depuis qu'il s'est séparé du souverain bien. Car il reconnaît dans les vertus qui se trouvent si parfaites dans les saints, quelles sont celles qui lui manquent; et dans leur beauté il voit la laideur de son âme, lorsqu'il est incapable de la découvrir en lui-même. Et en effet pour bien juger des ténèbres, il est nécessaire de regarder la lumière, afin de connaître ce qu'on doit penser des ténèbres, qui empêchent de voir les choses. Si les méchants ne se regardent qu'eux-mêmes, sans considérer la vie des justes, il est sans doute qu'ils ne se croiront point être pécheurs; de même que celui qui se regardant soi-même, lors qu'il n'est point éclairé de la lumière, ne se peut voir, et ne découvre devant ses yeux qu'obscurité et que ténèbres.

Nous devons donc jeter les yeux sur la vie des justes, pour bien reconnaître quelle est la nôtre. Leur beauté spirituelle nous est proposée comme un modèle auquel nous devons nous rendre semblables; et c'est comme un livre vivant qui nous doit apprendre tout ce qu'il faut faire. C'est pourquoi les justes sont fort bien appelés des livres dans l'Écriture, selon ces paroles de l'Apocalypse : *Des livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert, qui était le livre de vie; et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs oeuvres.* Le livre de vie est la vue du souverain juge, lorsqu'il viendra pour nous juger à la fin du monde. Il porte comme écrits en lui tous les divins commandements : parce que quiconque le verra, reconnaîtra aussitôt dans le témoignage de sa propre conscience, tout ce qu'il aura manqué de faire. Il est aussi dit que ces livres furent ouverts; d'autant qu'alors la vie des justes sera exposée aux yeux de tous, pour y voir les préceptes du ciel, qui y sont comme imprimés par leurs saintes actions. Puis l'Écriture ajoute que les morts furent jugés, sur ce qui était écrit dans ces livres; parce que la vie des bons étant exposée aux yeux des méchants, ils y liront comme dans un livre ouvert, tout le bien qu'ils n'auront pas voulu pratiquer, et ils seront jugés par la comparaison que le souverain juge fera d'eux aux justes.

Si donc nous ne voulons pas être un jour réduits en voyant les saints, à pleurer inutilement le bien que nous aurons manqué de faire, il faut maintenant considérer avec beaucoup d'attention

dans leurs exemples ce que nous devons en imiter. Et c'est ce que les élus ne cessent de pratiquer durant cette vie. Car ils en regardent une meilleure; et par cette vue ils rectifient la dépravation qui se trouve dans leur vie présente. C'est pourquoi l'Époux sacré dit à l'Eglise son Epouse, dans les *Cantiques* : *Vos deux mamelles sont comme deux petits sans de chevreuil qui sont jumeaux, et qui paissent parmi les lis, jusqu'à ce que le jour paroisse, et que l'obscurité de la nuit soit dissipée.* Qui sont ces deux mamelles mystérieuses, sinon ces deux peuples qui sortant des juifs et des gentils, sont unis au corps de l'Eglise par la disposition de la Sagesse éternelle, et placés dans les lieux les plus secrets de son cœur ? Et ceux qui sont élus de ce peuple, sont fort bien comparés à des sans de chevreuil; parce que d'une part leur humilité fait qu'ils s'estiment eux-mêmes petits et faibles, c'est à dire pécheurs; et que de l'autre leur charité les rend si légers, qu'ils franchissent aisément tous les obstacles du monde qui s'opposent à leur course durant cette vie, et s'élèvent sans cesse par les élans de leur contemplation, vers les biens célestes. Comme dans cette vue ils considèrent les exemples des saints qui les ont précédés, l'Écriture marque ici qu'*ils paissaient parmi les lis.* Car les lis nous figurent la vie de ceux qui peuvent dire véritablement avec l'Apôtre : *Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus Christ.*

De sorte que les élus considérant ici-bas la vie des justes qui éclate par la blancheur de leur innocence, et qui exhale sans cesse la bonne odeur de leurs vertus, ils se repaissent de leurs saints exemples pour se pouvoir élever aux choses célestes. Ils sont déjà pressés d'une soif ardente de voir le Seigneur; ils sont déjà embrasés des flammes de la charité, et du désir de le contempler. Mais voyant qu'ils ne le peuvent, tant qu'ils vivent en ce monde, ils se contentent cependant de se nourrir des bons exemples des saints qui ont vécu avant eux. Et c'est ce temps, de se repaître parmi les lis, qui nous est marqué par ces paroles du même passage de l'Écriture : *Jusqu'à ce que le jour paroisse, et que l'obscurité de la nuit soit dissipée.* Car nous n'avons besoin de cette nourriture spirituelle des exemples des saints, que jusqu'à ce que sortant de la nuit de cette mortalité, nous soyons passés à la clarté du jour éternel. Quand les ténèbres de cette nuit temporelle seront dissipées, et que nous commencerons à découvrir la lumière de l'éternité, il ne sera plus nécessaire de nous exciter à aimer Dieu par les exemples de la vie des justes. Mais maintenant que nous ne pouvons encore le contempler à découvert, nous sommes obligés pour nous animer à courir vers lui, de jeter les yeux sur les actions de ceux qui l'ont imité si parfaitement.

Considérons donc quelle est la légèreté de ceux qui courent ainsi après lui, et nous reconnaitrons combien honteuse est notre pesanteur et notre paresse. Nous n'aurons pas plutôt regardé la conduite de ceux qui vivent vertueusement, que nous nous condamnerons nous-mêmes avec confusion sur le témoignage de notre propre conscience. Alors la honte troublera d'une part notre esprit, le péché nous tourmentera de l'autre; et; nous nous trouverons dans un état d'autant plus fâcheux et insupportable, que les charmes honteux du péché nous plairont peut-être encore.

C'est ce que le prophète Ezéchiel a voulu marquer par ces paroles : *Fils de l'homme, montrez un temple à la maison d'Israël, afin qu'ils aient confusion de leurs iniquités; qu'ils mesurent la structure de l'édifice; et qu'ils rougissent de tous les péchés qu'ils ont commis.* On montre un temple aux enfants d'Israël pour les confondre, lors qu'on fait voir aux pécheurs, avec quel éclat de vertu brillent les âmes justes que Dieu; anime par ses inspirations, et qu'il habite par sa grâce; afin qu'ils voient dans ces âmes saintes le bien qu'ils négligent de pratiquer, et qu'ils rougissent en eux-mêmes des maux qu'ils commettent. Mesurer la structure de l'édifice, c'est examiner avec attention la vie des saints. Et lorsque nous nous appliquons à bien prendre ces mesures il arrive nécessairement que nous avons honte du mal que nous avons fait : parce que plus nous examinons avec soin les actions des justes, plus nous condamnons avec sévérité en nous-mêmes, toutes les oeuvres de péché dont nous nous trouvons coupables. Et ce n'est pas sans raison que Dieu dit au prophète, qu'il montre le temple : d'autant que les pécheurs négligent d'ordinaire de considérer la vertu des justes, si les prédicateurs n'ont soin de la leur mettre devant les yeux. Car montrer un temple aux pécheurs, c'est raconter les grandes actions des saints, devant ceux qui ne veulent pas d'eux-mêmes, les considérer. De sorte que ceux qui, comme nous l'avons déjà dit, désirent de s'élever aux choses du ciel, doivent nécessairement faire une continuelle réflexion sur le progrès que les justes font dans la vertu; afin qu'ils condamnent leurs fautes en eux-mêmes avec d'autant plus de sévérité, qu'ils aperçoivent plus distinctement dans les autres des choses dignes d'admiration.

Que les justes même sont excités à l'humilité et à la perfection, par la considération de certaines vertus qu'ils n'ont pas, et qu'ils voient en d'autres saints. Que les réprouvés au contraire ne regardent que les actions de ceux qui sont pires qu'eux, afin de paraître meilleurs que les autres. Que s'ils se disent quelquefois pécheurs, ce n'est que par une fausse humilité, ne pouvant souffrir que les autres le disent d'eux-mêmes : Et que c'est dans les afflictions que Dieu nous envoie, qu'on peut voir si c'est avec un vrai sentiment d'humilité que nous nous reconnaissons pécheurs.

Mais pourquoi nous contentons-nous de parler ici des pécheurs, puisque nous voyons que les justes même ont besoin d'en user ainsi pour se perfectionner dans la vertu ? Et en effet, l'un aura reçu le don de science, qui ne sera pas encore arrivé à la vertu d'être abstinent. Un autre sera très abstinent, mais très borné dans ses connaissances et dans ses lumières. Un autre aura le don de découvrir par un esprit de prophétie les choses à venir; mais il n'aura pas celui de guérir les maladies corporelles. Un autre aura reçu la grâce de guérir les maladies; mais comme il n'est pas rempli du don de science ni de prophétie, il ne sait pas le plus souvent ce qu'il lui est expédient de faire. Un autre est capable de donner la plus grande partie de son bien aux pauvres; mais il n'est pas assez fort pour s'opposer avec hardiesse aux injustices de ceux qui font mal. Un autre sera assez courageux pour s'y opposer pour l'amour de Dieu; mais il n'aura pas encore la force de donner tout son bien aux pauvres. Un autre fera tellement maître de sa langue, qu'il s'abstiendra même des paroles superflues et inutiles; mais il n'aura pas encore assez parfaitement dompté tous les mouvements de la colère. Un autre aura entièrement étouffé cette passion, qui n'aura pas encore la force d'empêcher sa langue de se répandre en de vains discours de divertissement et de plaisir.

Pourquoi est-ce donc que l'un est privé d'un bien qu'un autre possède, et que celui qui sera d'ailleurs plein d'un grand nombre de vertus, gémira d'en voir quelqu'une dans un autre, qu'il n'a pas encore pu obtenir : si ce n'est que Dieu en use de la sorte par une conduite admirable de sa providence; afin que l'un ayant ce que l'autre ne possède pas, il en soit estimé meilleur et plus parfait; et qu'ainsi les autres fassent d'autant plus de progrès dans l'humilité, que dans la vue des biens qui leur manquent, ils s'estimeront inférieurs à celui qui les possède ? Car de cette sorte il arrive que pendant que celui-ci regarde dans l'autre, et l'autre dans celui-ci, des vertus qui méritent une admiration réciproque; ces biens ainsi partagés répriment dans tous les deux le vice de la vaine gloire, et les animent tous deux à s'avancer avec plus de zèle et de ferveur dans la piété. Parce qu'il n'y a rien qui nous excite davantage à travailler avec soin à notre perfection, que de considérer dans les autres des vertus que nous n'avons pas nous-mêmes.

C'est pour cela que le prophète Ezéchiel, après avoir fait la description de ces animaux qui voyaient, dit ensuite : *Et j'entendis après moi le son comme d'un grand bruit; et c'était la gloire du Seigneur de son lieu saint; et j'ouï le bruit des ailes des animaux qui s'entrechoquaient les uns les autres.* Que faut-il entendre par les ailes, des animaux, sinon les vertus des saints qui méprisant les choses de la terre s'élèvent par un vol léger vers celles du ciel ? Ce qui fait dire à Isaïe : *Ceux qui se confient au Seigneur changeront de force; ils revêtiront de plumes comme les aigles.* Or ces animaux volants dont vient de parler le prophète Ezéchiel, s'entrechoquent les uns les autres de leurs ailes, pour nous figurer que les âmes saintes considérant les unes dans les autres les vertus qu'elles possèdent, s'entr'excitent mutuellement à se perfectionner de plus en plus dans la vertu. Et en effet l'on peut dire que nous sommes comme frappés de l'aile de notre prochain, lors qu'il nous excite à nous avancer dans la piété par le saint exemple de quelque vertu qui lui est propre: et que nous frappons aussi comme de nos ailes les animaux proches de nous, quand nous proposons à notre prochain quelque bonne oeuvre à imiter.

Mais puisque ces animaux mystérieux signifient la vie des justes, il est bon de jeter un peu plus attentivement les yeux de notre esprit sur leur manière de voler, et d'examiner avec plus de soin, ce que marque ici ce mutuel choc de leurs ailes. Saint Paul qui avait surpassé les travaux des autres apôtres dans l'exercice de la prédication, voulant réprimer en lui-même la vaine gloire qui en pouvait naître, et entretenir doucement ses forces dans le sein de l'humilité, se remet tout ensemble devant les yeux, et ses cruautés passées, et l'innocence des autres apôtres, en disant dans l'une de ses Epîtres : *Je suis le moindre des apôtres même je ne suis pas digne d'être appelle apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* D'ailleurs saint Pierre le premier de tous, ayant comme oublié sa primauté, et se considérant comme moins savant que saint Paul, admire la sagesse et les lumières de ce grand apôtre, lors qu'il dit : *C'est aussi ce que Paul notre très cher frère vous a écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée; comme il fait aussi en toutes ses lettres où il parle de ces mêmes choses, dans lesquelles il y a quelques endroits difficiles à entendre.*

Vous voyez d'une part saint Paul qui admire l'innocence des autres apôtres; vous voyez d'autre part le Prince des apôtres qui admire la science et la sagesse de saint Paul. Que veut dire cela, sinon que lorsque les saints préfèrent les autres à eux-mêmes par la considération des vertus qu'ils voient reluire en eux, ce sont comme des animaux mystérieux qui s'entre-touche mutuellement de leurs ailes, pour s'exciter à prendre un vol d'autant plus élevé, qu'ils découvrent les uns dans les autres avec plus d'humilité, des vertus particulières qui sont dignes d'être admirées. Cela nous doit apprendre avec quelle attention, nous qui languissons encore dans un état d'imperfection et de bassesse, nous devons considérer la vie des bons, voyant que ces âmes sublimes et qui sont déjà élevées à un si haut degré de sainteté, cherchent encore dans les autres ce qu'il y a de plus admirable et de plus digne d'être imité, afin de pouvoir s'avancer de plus en plus dans le chemin de l'humilité et de la vertu.

Mais les réprouvés ignorent cette conduite. Ils tiennent toujours leurs yeux baissés vers les choses de la terre; et si quelquefois ils entrent dans la voie de Dieu, au lieu de s'attacher à suivre les traces des justes, ils ne jettent leurs regards que sur l'exemple des méchants. Ils ne regardent jamais la vie de ceux qu'ils devraient humblement préférer à eux; mais bien la vie des pécheurs auxquels ils se préfèrent eux-mêmes avec un orgueil insupportable. Ainsi comme ils considèrent toujours ceux qui vivent le plus mal, afin d'avoir sujet de se glorifier d'être meilleurs qu'eux, il est impossible qu'ils puissent s'avancer dans la vraie vertu; puis qu'ils s'imaginent, qu'il leur suffit d'être préférables aux plus méchants. Ces misérables en marchant dans le droit chemin, regardent toujours de côté. Ils paraissent s'y avancer comme par les pas de leur espérance; mais ils tournent sans cesse la tête, pour jeter les yeux en arrière sur les actions des pécheurs. Ils veulent qu'en les croie justes et droits; mais ils se mesurent à une règle fautive et tortue. Car s'ils avaient envie de bien connaître quels ils sont véritablement, ils devraient considérer les exemples des meilleurs, et non pas des plus méchants. Ainsi ils ne se reconnaissent pas pour pécheurs, parce qu'ils ne considèrent pas les hommes; et s'ils les considéraient comme il faut, ils verraient combien ils sont éloignés des bons.

C'est donc avec beaucoup de raison que l'Écriture parlant de l'homme pénitent, qui regarde l'exemple des bons, afin de connaître combien il est éloigné de la vertu, dit ici : *Il considérera les hommes, et il dira : J'ai péché. Il est vrai que j'ai failli, et que je n'ai pas encore été châtié comme je le méritais.* Souvent ceux même qui ne croient pas avoir péchés se disent pécheurs. Ils avouent eux-mêmes sans peine qu'ils sont méchants; mais quand ils voient que les autres les reprennent sérieusement de leurs péchés, et les en veulent corriger, alors ils s'en défendent autant qu'ils peuvent, et ils s'efforcent de faire croire qu'ils sont innocents. Tous ceux qui se confessent pécheurs de la sorte, ne parlent pas véritablement; puis qu'ils ne le disent que des lèvres, et que l'aveu qu'ils en font ne part pas du fond du cœur. Comme il est dit dans l'Écriture, que *le juste s'accuse d'abord lui-même*; ceux-ci s'accusent bien de leurs péchés, mais c'est plutôt pour se glorifier de cette confession, que pour s'en humilier. Et ils veulent seulement paraître humbles en parlant ainsi, et non pas l'être en effet; puisque si en confessant leurs péchés ils souhaitaient d'être véritablement humbles, ils ne se défendraient pas contre ceux qui les en reprennent,

Le juste au contraire en se condamnant soi-même, lors qu'il compare sa vie à celle des saints, se reconnaît sincèrement tel qu'il se confesse. C'est pourquoi il dit ici : *J'ai péché; et il est vrai que j'ai failli.* Puis faisant réflexion sur ses maux qu'il souffre, il ajoute : *Et je n'ai pas été châtié autant que je le méritais.* Ceux qui reçoivent quelque châtement de la main de Dieu, n'ont pas le sentiment qu'ils doivent avoir de leurs péchés, s'ils s'imaginent qu'ils sont châtiés autant ou plus qu'ils ne le méritent. Aussi, plus notre vrai pénitent considère avec attention les bons exemples des saints, plus il s'examine soi-même avec rigueur; et ainsi il reconnaît que les châtements qu'il souffre sont bien moindres que ses péchés. Il voit dans la sainteté de la vie des justes l'énormité de ses fautes; et il trouve la punition que Dieu lui envoyé d'autant moins sévère, qu'il examine avec plus de sévérité le mal qu'il a fait.

Il est bien facile de se reconnaître pécheur, quand on ne souffre aucune punition pour son péché : et nous le confessons avec beaucoup d'assurance, lors que nous n'en ressentons aucun châtement. Dans un temps de prospérité et de paix nous n'avons pas peine à parler comme les pécheurs; mais dès que nous ressentons les fléaux que Dieu nous envoyé pour nous reprendre et nous châtier, aussitôt nous en murmurons. De sorte que c'est la peine qui nous interroge, qui nous éprouve, et qui nous apprend si c'est avec un sentiment vrai et sincère que nous reconnaissons nos péchés. Et c'est pour cela que cet homme juste dont l'Écriture parle ici, examinant ses fautes avec une extrême sévérité, dit au milieu même des fléaux qui l'environnent : *Je n'ai pas été châtié autant que je le méritais.*

Il a délivré son âme, afin qu'elle ne se perdît point. Comme dans les bonnes oeuvres que nous faisons notre libre arbitre suit la grâce de Dieu qui le prévient, l'Écriture parle comme si nous nous délivrions nous-mêmes, parce que nous consentons à la grâce qui nous délivre. D'où vient que saint Paul après avoir dit : *J'ai travaillé plus que tous les autres*, de peur que l'on ne crût qu'il s'attribuât à lui-même la gloire de tous ses travaux, il ajoute ensuite : *Non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi.* Car ayant suivi par son libre arbitre la grâce prévenante de Dieu, il dit fort bien, avec moi, pout n'être point ingrat des faveurs de l'assistance divine, et ne point aussi anéantir les mérites de son libre arbitre. De sorte que ce n'est pas sans raison que l'Écriture parlant de ce pénitent, qui reconnaissant avec humilité son péché, a si fidèlement suivi les inspirations de son divin libérateur; dit ici : *Il a délivré son âme afin qu'elle ne se perdît point.*

Et il ajoute : Mais qu'en vivant il vît la lumière, c'est-à-dire la lumière de la vérité, qu'il ne pourrait voir s'il était mort dans l'âme. Quoi que nous puissions aussi dire que comme le Seigneur a dit dans l'Évangile : *Je suis la lumière du monde*; les morts même verront la lumière lors que les pécheurs le verront venir un jour dans la forme de son humanité, pour juger le monde. Mais que celui-là seul voit la lumière en vivant, qui le contemple clairement des yeux du coeur dans la forme de sa divinité.

CHAPITRE 6

Que Dieu fait passer chacun des élus de la tristesse à la joie en trois divers temps de la vie; savoir dans la conversion, dans les tentations qui la suivent, et un peu avant la mort. Comment dans la conversion on sent d'abord la peine d'abandonner les plaisirs sensuels, et les désirs des choses du monde; et puis la joie d'en être délivré par la grâce, et d'espérer avec confiance les biens du ciel. Mais qu'ensuite, de crainte que cette paix et cette joie ne nous fasse tomber dans la négligence et dans une trop grande sécurité, Dieu permet que nous soyons de nouveau tentés.

Dieu opère toutes ces choses par trois fois en chacun des hommes. Il avait été dit auparavant de cet homme, parmi les tentations et les fléaux qu'il souffrait : *Le pain lui devient en aversion dans sa vie. Son âme approchera de la corruption; et sa vie, de la mort.* Et un peu après : *il priera Dieu, et Dieu s'apaisera, et lui sera favorable; et il verra son visage avec un transport de jubilation.* Et : *Il a délivré son âme afin qu'elle ne périt point, et qu'en vivant elle pût voir la lumière.* Si l'on rassemble toutes ces paroles, on y trouvera d'abord des expressions de douleur et d'amertume; et puis on y en verra de joie et d'assurance, ensuite desquelles il est dit ici : *Dieu opère toutes ces choses par trois fois en chacun de nous.* C'est à dire, il se passe trois fois en chaque personne, ce que j'ai dit une fois d'un seul. Mais il faut ici examiner avec soin, comment il arrive par trois fois en chacun de nous, de passer de l'amertume de la peine à la joie de l'assurance et de la paix. Car l'Écriture, ainsi que je viens de le dire, a remarqué, que celui dont elle parlait, après avoir été abattu par la douleur et par la tristesse, était consolé et fortifié par la joie et par l'assurance.

Si nous considérons attentivement ces trois changements, qui se font alternativement dans l'âme de chacun des élus, nous trouverons qu'ils leur arrivent, dans leur conversion, dans leurs tentations, et dans leur mort. La conversion commence par une douleur très pénible, lors que le pécheur venant à jeter les yeux sur ses actions dépravées, s'efforce de rompre les chaînes des soins de la terre, de marcher dans la voie de Dieu par les pas d'une bonne vie, de se décharger du pesant fardeau de tous les désirs temporels, et de porter le joug si léger du Seigneur avec une humble servitude qui est une vraie liberté. Car quand le pécheur fait réflexion sur toutes ces choses, il retrouve dans son esprit les images de tous les plaisirs sensuels qui lui étaient si familiers; et qui étant invétérés par une longue habitude, le tiennent d'autant plus étroitement lié, et lui permettent d'autant moins de s'en dégager, qu'il y a plus longtemps qu'ils le possèdent. Et qui peut exprimer quelle est la douleur et la peine de l'âme, lorsque d'un côté l'esprit l'attire, et que de l'autre la chair l'entraîne; que d'un côté l'amour d'une vie nouvelle l'invite, et que de l'autre ses méchantes habitudes la retiennent; que d'une part le désir de la céleste patrie l'enflamme, et que de l'autre elle souffre en soi-même les mouvements de sa convoitise, qui, quoi que ce soit contre son gré, ne laisse pas quelquefois de lui causer quelque plaisir sensuel. De sorte que c'est avec beaucoup de raison que l'Écriture parlant de cet homme rempli de douleur, a dit ci-devant : *Le pain lui est en aversion dans sa vie. Son âme approchera de la corruption, et sa vie de la mort.*

Mais comme la divine miséricorde ne permet pas que lo nous soyons si long-temps dans ces inquiétudes et dans ci ces peines, il rompt promptement les liens de nos péchez, il nous rappelle la liberté d'une vie nouvelle, et il nous console et nous fortifie, en faisant succéder à cette tristesse une douce joie; en sorte que l'esprit de celui qui s'est converti étant parvenu à ce bienheureux état qu'il souhaitait, se trouve rempli d'une joie d'autant plus grande, qu'il a plus souffert de travaux et de douleurs, pour y arriver. Ainsi il ressent dans le fond du coeur un plaisir qui ne se peut exprimer; parce qu'il commence à s'approcher, par une espérance qui naît de la fermeté où il se trouve, de ce divin objet qu'il désire avec tant d'ardeur; et on peut fort bien dire de lui ces paroles : *Il priera Dieu, et Dieu s'apaisera, et lui sera favorable; et il verra son visage avec un transport de jubilation. Ou bien : Il a délivré son âme afin qu'elle ne périt point et qu'en vivant elle pût voir sa lumière.*

Mais afin d'empêcher que dès que cette âme se voit convertie, elle ne se croie déjà tout-à-fait sainte, et qu'après s'être maintenue contre l'effort de sa première douleur, la paix dont elle jouit ensuite ne soit la cause de sa ruine; Dieu permet par l'ordre de sa providence, qu'ensuite de sa conversion, elle soit de nouveau éprouvée par quelques tentations. Elle avait déjà comme passé la mer rouge par sa conversion à Dieu; mais voici de nouveaux ennemis qui se présentent devant elle dans le désert de cette vie. Ses péchés passés dont elle s'était heureusement dépouillée, étaient comme des troupes d'Egyptiens qu'elle avait vu noyer derrière elle; et voici des passions et des désirs dérégés, qui comme des ennemis tous nouveaux s'opposent à son avancement spirituel, et lui bouchent le chemin par où elle veut passer dans la terre qui lui est promise. Ses premières fautes étaient des ennemis, qui ne la poursuivaient que comme par derrière, avaient été dissipés par la seule force du bras de Dieu; mais les traits des tentations sont comme d'autres adversaires qui lui viennent à la rencontre, et qu'elle ne peut surmonter qu'avec beaucoup de travail et beaucoup de peine.

La conversion produit une espèce de sécurité, et la trop grande sécurité est la mère de la négligence. Afin donc que la sécurité ne nous rende pas négligents, l'Écriture nous donne ailleurs cet avis si important : *Mon fils, lors que tu entre dans le service de Dieu, demeure ferme dans sa justice et dans sa crainte; et prépare ton âme à la tentation.* Il ne dit pas au repos, mais à la tentation : parce que durant que nous sommes en cette vie, notre ennemi nous attaque avec d'autant plus d'effort et de violence, qu'il voit que nous nous sommes révoltés avec plus de hardiesse contre lui. Il ne se met pas en peine de faire la guerre à ceux sur qui il exerce une paisible domination; mais il s'anime avec une rage extrême contre ceux qui l'ont chassé de leurs coeurs, lors qu'il croyait les posséder comme par un droit légitime. Et c'est ce que Jésus Christ a voulu figurer dans sa conduite, lors qu'il a permis que le démon ne le tentât qu'après son baptême, afin de nous tracer alors une image de notre future conversion, et d'apprendre à tous ceux qui devoient être ses membres, qu'après qu'ils auraient commencé à marcher vers lui, ce serait alors qu'ils éprouveraient les plus dangereuses embûches des tentations. Ainsi à ces mouvements successifs de douleur et de joie, que chaque pécheur éprouve dans sa conversion à Dieu, il en succède d'autres dont nous venons de parler, afin que le combat des tentations l'empêche de tomber dans une trop grande sécurité qui l'aurait rendu négligent. De sorte qu'après qu'un pécheur qui est converti a ressenti beaucoup de consolation et de douceur, il éprouve bientôt dans la suite beaucoup de travail et beaucoup de peine.

CHAPITRE 7

Qu'avant que de nous éprouver par les tentations, Dieu nous fait goûter beaucoup de consolation et de joie, de peur, que nous n'en pussions soutenir l'effort : Que l'on est en grand danger de tomber lorsque l'on considère ces premières faveurs, comme st c'était le comble des grâces et de la perfection. Pourquoi les tentations qui suivent cet état de joie sont plus sensibles et plus violentes que les premières ? Et que dans ce second état où l'on se croit quelquefois comme perdu, Dieu soutient encore ses élus, en les faisant passer de nouveau à la joie d'en être parfaitement délivrés.

Ceux qui sont convertis à Dieu, éprouvent d'ordinaire trois divers états, le commencement, le milieu, et la perfection ou la fin. Ils ne trouvent au commencement que des douceurs qui les flattent : ils trouvent au milieu de rudes combats de tentations; et ils arrivent à la fin à la plénitude et à la perfection dernière. Ces premières douceurs les consolent; les amertumes qui viennent ensuite les réveillent et les exercent; et ces dernières satisfactions dont ils sont comblés les

confirment entièrement. Ainsi un homme flatte d'abord par de douces cajoleries celle qu'il veut épouser; après l'avoir épousée, il l'éprouve quelquefois par de sévères répréhensions; et enfin quand il en a bien éprouvé la vertu, il la possède avec une parfaite et pleine assurance.

Dieu usa autrefois de cette conduite envers le peuple d'Israël. Car lors qu'il l'appela d'Egypte ainsi qu'à des noces spirituelles qu'il voulait contracter avec lui, il lui communiqua, comme pour tenir lieu du gage qui se donne dans les fiançailles, les faveurs, des signes et des miracles. Après l'avoir comme épousé, il l'exerça par de très rudes épreuves dans le désert. Et enfin l'ayant assez éprouvé, il le combla de la plénitude de ses grâces dans la terre de la promesse. Ce peuple de Dieu goûta d'abord dans les miracles dont il fut favorisé, le bien auquel il devait tendre. Le Seigneur voulut ensuite éprouver par les peines qu'il lui fit souffrir, s'il était capable de posséder et de conserver le bien qu'il avait goûté. Et enfin ce peuple mérita de recevoir dans sa plénitude, ce bien qu'il avait su conserver par ses fatigues et par ses travaux.

C'est ainsi que tous ceux qui sont convertis, ressentent d'abord des douceurs qui les flattent et qui les consolent; qu'ils éprouvent ensuite des peines et des amertumes; et qu'ils sont enfin fortifiés et affermis dans le bien par une perfection consommée. Et en effet il arrive assez souvent que ceux qui commencent à entrer dans le chemin de la piété, ressentent d'abord en eux-mêmes une paix, qui n'est point troublée par les révoltes de leur chair, et que même ils reçoivent quelquefois le don de prophétie, quelquefois celui d'enseigner les autres, quelquefois celui des miracles, quelquefois celui de guérir les maladies; mais ensuite ils sont d'ordinaire tourmentés par les rudes épreuves des tentations desquelles ils avaient crû être exempts, lors qu'ils ont commencé à servir Dieu. Ce qui arrive par la conduite de la miséricorde divine, afin que dans les premiers commencements de leur conversion, ils ne succombent point sous la violence des tentations. Car s'ils en eussent d'abord éprouvé toute l'amertume, ils seraient d'autant plus facilement retourner aux choses qu'ils avaient quittées, qu'ils ne s'en étaient pas encore fort éloignés; et il est à craindre qu'ils ne fussent bientôt retombés dans les vices, qui étaient encore comme fort près d'eux, et qu'ils ne venaient que de dépouiller.

C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture, que *quand Pharaon eut donné congé au peuple d'Israël, le Seigneur ne le fit pas d'abord passer les terres des Philistins qui étaient voisines, de crainte qu'il ne se repentît de son entreprise, s'il se voyait une rude guerre sur les bras, et qu'il ne voulût s'en retourner en Egypte.* Dieu détourne la guerre que le peuple d'Israël eût eu à supporter à sa sortie de l'Egypte; pour nous marquer que ceux qui quittent la vie du siècle, trouvent dans leurs commencements une grande paix, démarches dans la vie nouvelle, dans laquelle ils sont encore faibles, ils n'en fussent si épouvantés, qu'ils ne rentrassent de nouveau dans l'état misérable duquel ils ne faisaient que de sortir. Ainsi les pécheurs qui se convertissent ressentent premièrement les douceurs de l'assurance et le repos de la paix. Après avoir éprouvé cet heureux état, ils supportent ensuite avec d'autant plus de courage les combats des tentations, qu'ils ont mieux goûté en Dieu les biens célestes qu'ils doivent aimer.

C'est pour cela que saint Pierre est conduit sur cette montagne, où il eut le bonheur de contempler la splendeur divine de la Transfiguration du Seigneur, avant que d'être exposé à la tentation de cette servante du Pontife qui l'interrogea; afin qu'ayant reconnu lui-même par cette épreuve, quelle était sa propre faiblesse, il eût recours par ses larmes et par le sentiment de son amour, à celui dont il avait peu auparavant contemplé la gloire; et que si les flots de la crainte l'avaient comme arraché du rivage, pour l'entraîner dans la pleine mer du péché, le souvenir de cette vision si charmante lui fût comme une ancre salutaire qui le retînt et le sauvât du naufrage.

Quelquefois les combats des tentations durent autant, que le temps de la tranquillité et de la douceur avait duré. Quelquefois aussi la douceur dont Dieu favorise les commencements de notre conversion, surpasse la durée des peines dont il nous éprouve dans la suite. Quelquefois au contraire cette douleur est beaucoup moindre que n'est la peine qui la suit; mais il n'arrive jamais que la grâce de la fermeté et de la perfection qui nous est donnée à la fin, soit disproportionnée aux travaux que nous avons endurés; et la récompense de ce dernier comble de grâces, suit toujours la mesure des combats qu'on a soutenus.

Or il arrive d'ordinaire, que lorsque celui qui est nouvellement converti à Dieu, vient à tomber, c'est parce qu'il considère ces premières faveurs qu'il ressent d'abord, comme si elles étaient le comble des grâces, et la plénitude de la dernière perfection qu'il doit recevoir. D'où vient qu'aussitôt qu'il se voit exposé à la moindre tempête des tentations, il s'imagine être perdu et abandonné de Dieu. Que s'il ne se laissait pas aller à une si grande confiance en son propre état dans ce commencement de conversion, il disposerait son lui durant qu'il jouit de la prospérité et de la paix à soutenir les contradictions qui lui peuvent arriver dans la suite; et il se rendrait capable de résister aux vices avec d'autant plus de courage et de fermeté, qu'il s'y serait mieux préparé par une sage prévoyance. Il est donc vrai qu'il serait assez fort pour soutenir les

tentations, s'il les prévoyait de bonne heure; mais il est vrai aussi qu'encore qu'il eût soin de les prévoir, il ne pourrait pas les détourner entièrement: parce que le chemin de la vie mortelle ne se peut faire, sans y être continuellement exposé à la poussière des tentations.

Il arrive encore assez souvent qu'après s'être converti à Dieu, l'on ressentie plus fortes tentations que l'on n'en avait souffert avant la conversion. Ce n'est pas qu'alors la racine malheureuse; des tentations ne suit toujours véritablement dans le fond de notre coeur; mais c'est qu'elle n'y paraissait pas. Car l'esprit humain étant occupé d'une infinité de différentes pensées, se connaît si peu soi-même, que souvent il ignore ce qu'il ressent; parce que cette diversité d'objets qui l'attire comme hors de lui, lui ôte la vue de ce qui se passe au-dedans. Mais quand il vient une fois à se vouloir appliquer à Dieu, et qu'il a retranché toute cette foule de pensées inutiles qui l'embarrassaient; alors il commence à découvrir clairement, tous les rejetons que pousse cette funeste racine qui est dans sa chair.

Si un chardon se trouve dans un chemin, il est bientôt foulé et tellement brisé par les pieds de ceux qui y passent, qu'il n'en paraît plus rien hors de terre; mais comme la racine demeure toujours cachée au dedans, quoi que les pointes qu'elle avait poussées au dehors soient entièrement détruites, s'il arrive que ce chemin cessant d'être fréquenté, cette racine ne soit plus foulée aux pieds des passants, alors elle repousse tout de nouveau; et ce qui était toujours vivant dans cette racine, produit au dehors ses pointes comme auparavant. Il en arrive de même dans le coeur des gens du monde. Souvent la racine cachée des tentations ne se montre pas au dehors; parce qu'étant comme exposée sur le chemin des actions extérieures, elle est, pour le dire ainsi, foulée aux pieds par la multitude de nos pensées, et comme brisée par une infinité de soins qui nous passent dans l'esprit. Mais quand cette foule d'inquiétudes séculières commence à être tellement dissipée dans la voie de notre coeur, par la grappe d'une vraie conversion; que l'impétuosité des actions déréglées et le tumulte des pensées du monde n'écrasent plus ces malheureux rejetons, alors ce qui en demeurait caché vient à paraître, et la pointe des tentations que produit en nous la racine de tous les vices, nous pique avec plus de liberté et de violence qu'auparavant.

C'est pourquoi ceux qui veulent mener une sainte vie, doivent s'efforcer autant qu'il leur est possible, de l'arracher entièrement du fond de leur coeur, et de ne pas se contenter de la couvrir seulement et de la tenir cachée; parce que jusques à ce qu'ils en soient parfaitement venus à bout, ces pointes funestes les piquent quelquefois si sensiblement dans les commencements de leur conversion, que ce mal imprévu est capable de les abattre; et que pénétrant jusqu'au plus profond de l'âme, il leur fait souvent appréhender que la plaie n'en soit mortelle.

Souvent aussi il arrive que ces pointes des tentations deviennent par un continuel usage plus longues et moins douloureuses. Elles nous font moins de mal, mais elles nous percent plus profondément: parce qu'en demeurant durant un long temps enfoncées dans notre lui, nous venons à les craindre d'autant moins, que nous y sommes plus accoutumés. Cependant notre âme se trouvant environnée de toutes ces pointes, dissipée par une infinité de différentes tentations, et comme attaquée de toutes parts, elle ne sait de quel côté faire teste, et à quel vice elle doit premièrement s'opposer. D'où il arrive assez souvent que celui qui s'est nouvellement converti, se voyant en proie à tant de passions diverses, et comme poussé dans le désespoir de s'en pouvoir jamais délivrer, commence à regarder avec effroi cette voie sublime qu'il avait embrassée comme un souverain remède à ses maux, et se trouve tout ébranlé dans cet état de perfection auquel il s'était déjà comme élevé; au lieu qu'il paraissait plus solidement affermi dans ce premier état de bassesse où il se trouvait auparavant. Et c'est de cet homme ainsi battu de toutes parts des flots impétueux des tentations, qu'il est vrai de dire : *Le pain lui est en aversion dans sa vie, ainsi que la viande qu'il aimait si fort auparavant.* Ou bien : *Son lui est proche de la corruption; et sa vie de la mort.*

Mais parce que Dieu est si plein de miséricorde, qu'encore qu'il permette que les siens soient éprouvés par les tentations, il ne souffre pas néanmoins qu'ils deviennent réprouvés, selon ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est fidèle et il ne permettra que vous soyez tentés delà de vos forces; mais en permettant la tentation, il vous en fera sortir avec avantage, en sorte que vous pourrez la supporter;* il vient bientôt nous consoler et nous soutenir par son secours, il adoucit les pointes des tentations; et il apaise les mouvements tumultueux de nos pensées, par la tranquillité qu'il établit dans notre âme. Et c'est alors qu'après avoir surmonté tous les maux que nous endurions, nous ressentons une extrême joie, dans l'espérance que nous commençons à concevoir des choses du ciel. De sorte qu'il est vrai de dire de celui qui après avoir été tenté, est ainsi délivré de ses peines : *Il verra le visage du Seigneur avec un transport de jubilation. Et il a délivré son âme afin quelle ne périclite point, et qu'en vivant elle pût voir la lumière.*

CHAPITRE 8

Que dans les approches de la mort, qui est le troisième état dont il a été parlé, les élus souffrent une très sensible peine par la crainte des sévères jugements de Dieu, qui peut condamner en eux des fautes qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes : Que cette crainte qui est alors plus grande qu'en tout autre temps de la vie, sert à les purifier des fautes légères : Et que même avant la mort, Dieu les délivre encore de cette peine, en leur inspirant la joie et la confiance de jouir bientôt du bonheur de l'éternité.

Après que le pécheur converti a passé deux fois, savoir dans sa conversion, et dans les épreuves qui la suivent, par la douleur et par la joie, il reste un troisième état dans lequel il souffre encore ces deux changements. Sa conversion a été précédée de peine; il a été éprouvé ensuite par beaucoup de maux; et enfin il lui reste encore à soutenir une très dure tentation; puis qu'il ne saurait parvenir à la joie d'une parfaite liberté, s'il n'a premièrement payé la dette de notre nature mortelle. Et en effet quiconque est aussi soigneux qu'il le doit de son salut, doit penser sans cesse en lui-même, avec quelle rigueur viendra un jour le juge éternel; il doit jeter tous les jours les yeux sur son dernier terme, et considérer continuellement, quel compte de sa vie il pourra rendre devant le divin tribunal d'une si sévère justice. Quoi qu'il ait évité tout le mal qu'il a pu connaître, comme il doit comparaître devant un juge si rigoureux, il ne laisse pas de beaucoup craindre pour les choses les plus secrètes qu'il ne voit pas en soi-même. Et en effet, qui peut découvrir combien de mal nous commettons à tous moments par les mouvements inconstants et déréglés de nos pensées. Car encore que l'on puisse facilement éviter les actions criminelles, il est très difficile de purifier entièrement son coeur de toute mauvaise pensée. Et cependant il est écrit dans un prophète : *Malheur à vous qui pensez à des choses vaines et inutiles.* Et saint Paul dit : *Au jour ou Dieu jugera de tout ce qui est caché dans le coeur des hommes.* Et il avait dit un peu devant : *Leur conscience leur rend témoignage par la diversité des réflexions et des pensées qui les accusent, ou qui les défendent.* Il est aussi dit dans un psaume : *Les lèvres de leur coeur sont trompeuses; et ils ont dit du mal dans leurs coeurs.* Et dans un autre : *Vous commettez l'iniquité dans votre coeur.*

C'est ainsi que depuis que l'âme s'étant une fois séparée de l'état stable et permanent de l'éternité, s'est abandonnée à la fluidité du temps, et au courant des choses mortelles; elle souffre contre son gré l'inconstante vicissitude de ces changements, lors même qu'elle fait plus d'effort pour s'en délivrer, parce qu'elle s'y est assujettie volontairement lors qu'elle est tombée. Ainsi elle a trouvé sa punition dans les choses même où elle avait cherché son plaisir; et elle se voit obligée depuis qu'elle est convertie, de combattre avec beaucoup de peine et de fatigue, pour détruire ce qui auparavant était l'objet de ses joies et de ses délices.

Il se glisse donc souvent dans l'esprit des élus contre leur gré, des pensées qu'ils remarquent en eux-mêmes avec grand soin, et dont ils considèrent la dépravation dans la vue du jugement que Dieu en doit faire. Et quoi qu'en tout temps ils redoutent extrêmement sa sévérité, ils l'appréhendent néanmoins beaucoup davantage, lors qu'étant prêts de payer le tribut dont notre nature est redevable, ils voient qu'ils vont bientôt comparaître devant le tribunal du souverain juge. Car la frayeur est d'autant plus grande, que le jugement éternel paraît plus proche. C'est alors qu'il ne passe plus de pensées inutiles, ni de vains fantômes devant les yeux de leur âme; parce qu'ayant banni toutes choses de leurs pensées, ils ne regardent plus qu'eux-mêmes, et celui qui est prêt de les juger. L'épouvante croît à l'approche de la rétribution de la justice; et dans cette dissolution de la chair mortelle, comme ils touchent presque à ce dernier jugement qui doit décider de l'éternité, ils le considèrent avec une frayeur que nulles paroles ne peuvent exprimer. Quoi qu'ils ne se souviennent pas d'avoir péché dans les choses qu'ils connaissaient, ils ne laissent pas de craindre pour celles qu'ils ne connaissent point; parce qu'ils savent bien qu'ils ne peuvent pas se connaître et se juger eux-mêmes parfaitement. De sorte que plus l'heure de leur mort s'approche, plus leur appréhension se redouble et devient ingénieuse à les tourmenter.

C'est pour cela que notre Sauveur étant prêt à se dépouiller de la chair dont il s'était revêtu, et voulant garder en lui-même la ressemblance de ses membres, lors qu'il tomba en agonie, il redoubla ses prières. Et en effet que pouvait demander alors pour soi même, celui qui, durant qu'il était sur la terre, distribuait déjà avec un pouvoir absolu tous les dons célestes ? Mais quand l'heure de sa mort fut proche, il voulut exprimer en sa personne le combat qui se passe

dans notre âme, lorsque voyant qu'elle est prête à comparaître dans le jugement éternel, elle est saisie d'une frayeur toute extraordinaire. Et ce n'est pas sans raison qu'alors toute âme est épouvantée, puisqu'en un instant elle va passer dans un état qui ne pourra plus jamais changer.

Nous considérerons alors que nous n'aurons point marché dans le chemin de la vie mortelle, sans avoir commis beaucoup de péchés; et même que les meilleures actions que nous avons faites, ne se trouveront pas exemptes de quelque faute, si Dieu les juge sans miséricorde. Car qui est-ce d'entre nous qui se puisse vanter avec vérité, de surpasser en vertu les anciens pères, ou même de les égaler ? Et cependant David dit au Seigneur dans un psaume : *N'entre point en jugement avec ton serviteur, puisque nul homme vivant ne se peut justifier en ta présence.* Saint Paul après avoir dit : *Ma conscience ne me reproche rien,* ajoute aussitôt : *Mais pour cela je ne suis pas justifié.* L'apôtre Jean : *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point avec nous.* Que ferons-nous donc, nous qui ne sommes que comme des planches pourries, si les colonnes même viennent à trembler ? Et comment les faibles roseaux demeureront-ils debout, si les cèdres les plus élevés et les plus forts, sont ébranlés par la violence de cette tempête ?

Il est donc vrai que même les âmes justes, lors qu'elles approchent de la dissolution de leur chair mortelle, sont troublées par la frayeur des jugements éternels; et quoi qu'elles aient joui de quelque tranquillité durant cette vie, elles ne peuvent éviter cette violente commotion dans le moment de leur mort; en sorte que l'on peut dire d'une âme frappée de ces sentiments : *Le pain lui est en aversion, de même que la viande qu'elle aimait si fort auparavant.* Ou bien, à cause du tourment de la crainte qu'elle souffre : *Son âme est proche de la corruption; et sa vie, de la mort.*

Mais d'autant que ces âmes justes sont souvent purifiées des taches légères qu'elles ont contractées, par la peine même de cette crainte de la mort; qu'elles reçoivent dès le moment de la séparation de leurs corps, les joies de la récompense éternelle; et qu'il arrive même quelquefois, qu'avant que de quitter cette vie, elles jouissent en quelque manière, par la contemplation, des joies célestes, desquelles elles sont ensuite comblées avec plénitude, comme d'un don tout nouveau après s'être dépouillées de cette chair du vieil homme; l'Écriture dit ici avec beaucoup de raison : *Il verra le visage de Dieu dans un transport de jubilation.* Ou bien : il délivrera son âme afin qu'elle ne périsse point et qu'en vivant elle puisse voir la lumière. L'âme juste voit donc le visage de Dieu avec un transport de jubilation; parce que dans le temps de la mort, elle ressent quelquefois intérieurement presque autant de joie, que si elle était déjà élevée jusqu'en sa présence. Il est encore vrai de dire, qu'en vivant elle voit la lumière; parce qu'elle jette ses yeux spirituels sur les rayons du soleil intérieur : Que foulant aux pieds, pour le dire ainsi, tout ce qu'il y a de muable et de ténébreux, elle s'attache uniquement à la vérité éternelle : Qu'en s'attachant à cet être souverain qu'elle contemple, elle s'élève en quelque sorte à la ressemblance de sa nature immuable et incorruptibles. Et qu'en contemplant la forme divine de son Créateur, qui est incapable de pouvoir être transformée, elle s'y rend semblable elle-même par un bienheureux changement; parce qu'étant tombée d'elle-même dans un état d'inconstance et de mutabilité, elle ne peut rentrer dans l'état d'immutabilité dont elle est déchue, qu'en s'unissant à l'Immuable par une forte contemplation.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'après qu'Héliu parlant de cet homme affligé, et puis délivré, a marqué l'amertume de sa douleur, et ensuite la joie de sa consolation, ajoute ici : *Dieu opère toutes ces choses par trois fois dans chacun des hommes : c'est à dire, dans la conversion, dans les tentations, et dans la mort : Parce que dans chacun de ces trois états, par où il passe successivement, il est d'abord pénétré des pointes de la douleur, et puis consolé par les joies de la paix et d'une pleine assurance, Et parce que l'âme des élus ayant été ainsi affligée, et comme brisée de douleur par trois diverses fois, est purifiée par cette peine et cette douleur; c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit en suite : Afin de retirer leurs âmes de la corruption, et de les éclairer de la lumière des vivants.*

Cette lumière corporelle que nous voyons de nos yeux charnels, est proprement la lumière des mourants; et ceux qui vivent encore pour le monde, s'obscurcissent sans cesse de plus en plus dans cette lumière de mort. Mais ceux-là sont éclairés de la lumière des vivants, qui méprisant cette lumière temporelle, n'aspirent qu'à la splendeur de la clarté intérieure et spirituelle, afin de vivre dans ce bienheureux état, où l'on voit et où l'on ressent les effets de la vraie lumière; où la lumière n'est pas différente de la vie; mais où la lumière et la vie ne sont proprement qu'une même chose; où cette lumière éternelle nous environne de telle sorte au dehors, qu'elle nous pénètre et nous remplit aussi au dedans; et où elle nous remplit si parfaitement au dedans, qu'elle nous environne aussi au dehors, sans qu'elle-même puisse jamais être environnée de rien qui la borne. Voilà quelle est cette lumière des vivants, dont les plus

seront éclairés, et ils la contempleront un jour d'autant plus clairement et distinctement, qu'ils vivent, ici-bas avec plus de pureté pour y arriver.

CHAPITRE 9

Qu'encore que les orgueilleux affectent quelquefois de paraître humbles, ils ne peuvent en soutenir longtemps le faux personnage, sans faire connaître quels ils sont dans le fond du coeur.

Héliu a dit jusques ici de grandes et de fortes vérités; mais c'est le propre des présomptueux, en annonçant des choses vraies et pleines de profonds mystères, d'y mêler incontinent après des paroles d'orgueil et de vanité. Ils ne s'étudient qu'à plaire au monde, dans les vérités même dont ils sont persuadés; de sorte qu'ils s'évaporent bientôt et s'éloignent de la vérité, en sortant de leur intérieur par un appétit de vaine gloire. Comme ils recherchent au dehors d'être estimés, savants et habiles, ils perdent au dedans la vraie science dont ils étaient pleins. C'est pourquoi le jeune Héliu, que nous avons si souvent remarqué être la figure des présomptueux et des arrogants, après avoir enseigné des choses savantes et relevées, et découvert des vérités profondes et mystérieuses, se laisse incontinent emporter au vent de sa science et de sa capacité; de sorte qu'en punition de son orgueil il tombe aussitôt en des paroles de vanité et d'imprudence, lors qu'il dit ensuite : *Job, fais attention à ce que je dis; écoute-moi et tais-toi pendant que je parle. Si tu as, après cela quelque chose à dire, réponds-moi. Parle : Car je voudrais que tu puisse paraître juste. Que si tu n'as rien à dire, écoute-moi. Tais-toi, et je t'enseignerai la sagesse.* Il fait bien voir quelle estime il avait de soi par ces premières paroles qu'il adresse au saint homme Job : *Faites attention à ce que je dis, écoute-moi et tais-toi pendant que je parle.* Car c'est la marque d'un grand orgueil de vouloir exiger du respect de celui qui est plus âgé que nous, et d'imposer silence à celui qui est meilleur.

Comme quand les vrais prédicateurs reprennent quelqu'un, leur humilité les fait souvent rentrer en eux-mêmes, pour examiner s'ils ne se trompent point dans les choses qu'ils reprennent; jusques-là même que si ceux qu'ils veulent corriger connaissent mieux leur intérieur, ils trouvent bon qu'ils le leur disent avec liberté. Les présomptueux et les arrogants veulent quelquefois en cela les imiter. Ils cachent souvent leur présomption dans leurs discours, et parlent comme s'ils ne souhaitaient autre chose, sinon que ceux qu'ils reprennent fussent innocents, Ce n'est pas qu'ils aient ces sentiments dans le coeur; mais ils veulent seulement se couvrir des ornements extérieurs de l'humilité. Comme ils sont en effet vains et superbes, ils craignent de paraître tels. Et c'est pour cela qu'Héliu dit ici à Job : *Si tu as, après cela quelque chose à dire, réponds-moi. Parle : Car je voudrais que tu puisse paraître juste.* Mais parce que ce n'était pas avec sincérité et du fond du coeur qu'il parlait ainsi, il n'attendit pas que Job pût répondre à ce qu'il lui demandait; et il ajouta aussitôt : *Que si tu n'as rien à dire, écoute-moi. Tais-toi, et je t'enseignerai la sagesse.* Car ceux qui recherchent sincèrement la vérité, attendent avec patience qu'on leur dise ce qu'ils demandent. Mais parce qu'Héliu ne faisait pas avec sincérité ces demandes à Job, il ne lui donna pas le temps de lui répondre, mais il fit aussitôt paraître quelle était la vraie disposition de son coeur, et quelle estime il avait de soi-même; lors qu'il lui dit ensuite : *Tais-toi, et je t'enseignerai la sagesse.*

Si les présomptueux viennent quelquefois à dire quelques paroles d'humilité, ils ne sauraient pas soutenir longtemps ce faux personnage. Ils n'ont pas plutôt demandé l'éclaircissement d'une chose, qu'ils empêchent par leurs paroles que l'on ne les éclaircisse, et le désir du faste et de l'ostentation qui s'élève du fond de leur coeur, étouffe dans le moment cette demande qu'ils n'avaient faite qu'en apparence : témoignant ainsi que ce personnage d'humilité qu'ils n'avaient pris qu'à l'extérieur, leur est étranger, en ce qu'ils ne le sauraient jouer longtemps. Au même instant qu'Héliu demande d'être instruit de la justice, il promet de l'enseigner. Il semblait qu'en s'enquérant de ce qui est juste, sa langue parlât avec modestie et humilité; mais il ne put longtemps cacher la vaine gloire dont son coeur était rempli. Et il dit à Job : *Tais-toi, et je t'enseignerai la sagesse.*

Mais parce que les orgueilleux s'enflent de présomption en tout ce qu'ils disent; et que s'élevant au dessus des autres, ils font le personnage de docteurs avec une telle arrogance, qu'il semble que c'est par une faveur singulière qu'ils répandent leurs paroles comme du haut du ciel sur les hommes qui en sont indignes. L'Auteur de cette histoire sacrée, coupe fort à propos le fil du discours d'Héliu par ces paroles qui suivent.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME

1. *Heliu prononça encore ensuite ces autres paroles.*
2. *Ecoutez sages mon discours; et vous, savants, soyez attentifs à ce que je dis.*
3. *Car l'oreille juge des paroles; ainsi que le palais du goût des viandes.*
4. *Choisissons quelqu'un qui nous juge, et voyons ensemble ce qui es meilleur.*
5. *Car Job a dit : Je suis juste et Dieu a rendu contre moi un jugement qui est inique.*
6. *En me jugeant on a commis un mensonge; et j'ai été percé d'un trait violent, sans avoir péché.*
7. *Y a-t-il un homme comme Job qui boit les injures comme de l'eau.*
8. *Qui marche avec les méchants y et qui va avec les impies ?*
9. *Car il a dit : L'homme ne saurait plaire à Dieu, encore qu'il coure avec lui.*
10. *C'est pourquoi vous, ô hommes sentez, écoutez-moi. Dieu nous garde de croire qu'il y ait en lui de l'impiété, et qu'il puise y avoir de l'iniquité dans le Tout-Puissant.*
11. *Car il rendra à l'homme le prix de ses oeuvres et il récompensera chacun d'eux selon ses voies.*
12. *Il est certain qu'il ne condamnera personne sans sujet; et que le Tout-puissant ne confondra point l'équité dans son jugement.*
13. *Quel autre a-t-il établi sur la terre et qui a-t-il préposé sur l'univers qu'il a formés ?*
14. *Si l'homme élève son coeur à Dieu, il attirera à lui son esprit et son souffle.*
15. *La chair tombera toute entière en défaillance; et l'homme retournera en cendre.*
16. *Si donc vous avez de l'entendement, écoutez ce que je dis, et prêtez l'oreille à mes paroles.*
17. *Celui qui n'aime pas le jugement, peut-il être guéri ? Et comment condamnez-vous si absolument celui qui est juste ?*
18. *Qui dit au roi : Vous êtes un apostat; et qui appelle les ducs, des impies ? etc.*

CHAPITRE 10

Avec quel faste, quelle vanité, quel emportement, et quelle malignité prêchent les docteurs présomptueux. Et au contraire avec quelle charité les humbles instruisent les autres, et avec quelle adresse ils relèvent ce qu'il y a de louable dans leurs auditeurs, pour leur mieux insinuer ensuite les corrections qu'ils ont à leur faire; à l'exemple de l'Apôtre.

Heliu prononça encore ensuite ces autres paroles. Que nous marque ce terme de prononcer, sinon une très grande vanité, et que les paroles qui partaient de cette racine enflée d'orgueil, dévoient paraître avec un fast tout particulier, et qui les distinguât des autres ? C'est ainsi que tous les présomptueux ont accoutumé de prêcher. Ils annoncent avec apparat ce qu'ils s'imaginent qu'il n'y a qu'eux seuls qui entendent : et quelquefois en prêchant l'humilité, ils font paraître en leurs personnes l'exemple d'un extrême orgueil. C'est pourquoi leurs prédications, ne s'accordent pas avec ce qu'ils sont en eux-mêmes; parce qu'ils détruisent par leurs sentiments présomptueux, le bien qu'ils annoncent par leurs paroles. Au lieu de compatir à l'infirmité de leurs auditeurs, à peine daignent-ils de leur parler. Car ils s'imaginent d'être infiniment élevés au dessus d'eux; de sorte qu'en les surpassant si fort en capacité et en doctrine, ils croient que c'est descendre d'un état si relevé, que de s'abaisser jusqu'à eux pour les enseigner.

Les paroles des justes tout au contraire procédant de la racine de l'humilité, produisent les fruits d'une piété véritable. Et lors qu'ils donnent toutes les instructions dont ils sont capables, ce n'est point en s'élevant avec vanité au dessus des autres, mais en compatissant avec tendresse à leur faiblesse. Car en parlant d'une manière charitable, ils se transforment tellement en leurs auditeurs, ou transforment tellement leurs auditeurs en eux-mêmes, qu'il semble à ceux qui écoutent, que c'est eux-mêmes qui enseignent en la personne de ceux dont ils reçoivent les instructions; ou aux prédicateurs, que c'est eux-mêmes qui écoutent en la personne de leurs auditeurs. Voyons donc ce que dit ici Heliu, qui nous représente les présomptueux, et qui commence son discours, par des expressions toutes pleines d'ostentation et de vanité.

*Ecoutez, sages, mes paroles; et vous, savants, soyez attentifs à ce que je dis. Car l'oreille juge des paroles, ainsi que le palais juge du goût des viandes. Comme s'il disait en d'autres termes : Comme ce n'est, ni l'oreille qui juge des viandes, ni le palais qui juge des paroles; de même le fou est incapable de bien entendre les sentences et les vérités que dit l'homme sage. C'est donc à vous, sages, et à vous, savants, d'écouter mes paroles; puisque vous seuls estes capables d'en bien connaître le prix. Il faut être bien présomptueux et bien arrogant, pour se figurer qu'il n'y a que les sages et les savants, qui soient dignes d'entendre ce que nous disons. Un vrai prédicateur de la sagesse en parle bien différemment; lors qu'il dit : *Je suis redevable, et aux savants et aux ignorants.**

Mais le prédicateur présomptueux ne veut être écouté que des savants et des sages; parce qu'il ne pêche pas pour rendre sages ses auditeurs; mais il en cherche qui le soient déjà, afin de faire éclater devant eux avec vanité sa capacité et sa doctrine. Car selon que nous savons déjà, dit ci-devant, il ne pense pas tant à instruire, qu'à paraître; et il ne se soucie pas si ceux qui l'écoutent en deviendront meilleurs et plus justes, mais seulement s'il en sera estimé plus habile et plus savant.

Mais parce que les discours des arrogants ne seraient reçus de personne, s'ils n'y mettaient quelque chose qui eût au moins l'apparence d'humilité, Heliu après tout ce qu'il a dit, semble s'abaisser, en s'égalant à celui auquel il parle, lors qu'il dit ensuite : *Choisissons quelqu'un qui nous juge, et voyons ensemble ce qui est meilleur.* Mais pour connaître si c'est avec un coeur humble qu'il cherche à être jugé, il ne faut que considérer ces autres paroles qui suivent : *Car Job a dit : Je suis juste, et Dieu a rendu contre moi un jugement qui est inique. En me jugeant on a commis un mensonge et j'ai été percé d'un trait violent sans avoir péché.* Le jeune Heliu reprend Job d'avoir parlé de la sorte; et cependant la lecture de cette histoire sacrée nous apprend qu'il ne l'a point fait.

Mais celui qui paraît ici vouloir bien être jugé d'égal avec Job, lui impose aussitôt un crime faux pour le condamner; ainsi que le marquent encore plus clairement les paroles qu'il dit ensuite. *Y a-t-il un homme comme Job, qui boit les injures comme de l'eau, qui marche avec les méchants, et qui va avec les impies ?* A peine avait-il témoigné qu'il cherchait à être jugé, qu'il juge lui-même les autres; et après avoir supposé de faux crimes au saint homme Job, sans attendre que personne ait prononcé aucun arrêt contre lui, il le juge comme au nom des réprouvés, digne d'être condamné. Car voici comme il en parle : *Y a-t-il un homme comme Job ?*

C'est à dire, il n'y en a point. Et il ajoute : *Qui boit les injures comme de l'eau*. L'eau que l'on boit, étant liquide, elle n'a rien de gras et de gluant qui l'arrête, et qui l'empêche de passer quand on l'avale. Ainsi boire les injures comme de l'eau, n'est autre chose que se moquer de Dieu, sans qu'aucune considération nous en retienne; en sorte que lors que la conscience, et même la langue s'élève avec orgueil contre lui, on ne ressent en soi-même aucun mouvement de crainte ni aucun scrupule qui en empêche. Or il est visible que ce témoignage qu'Héliu rend contre Job, est très éloigné de la vérité; puis que Dieu même nous marque assez le contraire par ces paroles qu'il dit au démon : *N'as-tu point considéré que mon serviteur Job n'a pas son semblable sur la terre ?* Par où l'on voit qu'Héliu dit qu'il n'y a pas de pécheur semblable à celui, duquel la vérité même assure, qu'il n'y a pas sur la terre un juste semblable à lui.

Aussi est-ce le propre des prédicateurs arrogants et présomptueux, d'aimer mieux reprendre avec sévérité ceux qui les écoutent, que les exhorter avec douceur. Ils s'étudient plus à combattre leurs vices par d'aigres répréhensions, qu'à les fortifier dans le bien par des louanges qui les encouragent. Ils veulent toujours paraître supérieurs à ceux qu'ils instruisent; et ils aiment mieux que la colère les anime et les élève au dessus des autres, que non pas que, la charité les abaisse et les rende comme égaux à eux. Ils sont ravis de trouver toujours matière de reprendre les gens avec dureté et avec chaleur. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : *Les verges d'orgueil sont dans la bouche du fou; parce qu'il ne sait que frapper avec rigueur, et ne compatit jamais avec douceur et humilité.*

Ce n'est pas que les vrais prédicateurs ne reprennent quelquefois avec sévérité ceux qui les écoutent, et qu'ils ne témoignent l'horreur qu'ils ont de leurs péchés par de fortes répréhensions. D'où vient qu'il est écrit dans l'Ecclésiaste : *Les paroles des sages sont comme des aiguillons et comme des doux qu'on a enfoncés bien avant*. Leurs paroles sont fort bien comparées à des clous, parce qu'ils percent les fautes des pécheurs, et ne savent ce que c'est que de les flatter. Et en effet les paroles de saint Jean n'étaient-elles pas comme des doux, lors qu'il disait aux juifs : *Engance de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui doit tomber sur vous ?* Les paroles de saint Etienne n'étaient-elles pas aussi très perçantes, quand il disait : *Vous avez toujours résisté au saint Esprit ?* Et celles-ci que saint Paul adresse aux peuples de Galatie : *Ô Galates insensés, qui vous a ensorcelés, pour ne point obéir à la vérité ?* Aussi bien, que ces autres aux Corinthiens : *Puis qu'il y a parmi vous des jalouses et des disputes, n'est-il pas vrai que vous êtes charnels, et que votre conduite est encore bien humaine ?* Toutes ces paroles, dis-je, ne sont-ce pas comme autant de clous perçants ?

Mais il est bon de considérer en même temps, comment les saints prédicateurs de la vérité; lors qu'ils voient d'ailleurs dans ceux qu'ils reprennent quelque chose de bon et de louable, savent insinuer avec art et avec prudence les répréhensions qu'ils ont à faire. L'Apôtre nous en donne un bel exemple, quand voulant corriger les Corinthiens des divisions et des partialités qui étaient entre eux, il commence par leur parler de la sorte : *Je rends à mon Dieu des actions de grâces continues, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée en Jésus Christ, et des richesses dont vous avez été comblés, en lui*. C'est beaucoup louer les gens, que de dire qu'ils ont été comblés en Jésus Christ de toutes sortes de richesses. Mais saint Paul n'en demeure pas là; et redoublant ses pieuses flatteries, il ajoute encore : *Dans tout ce qui regarde le don de la parole et de la science : le témoignage qu'on vous a rendu de Jésus Christ ayant ainsi été confirmé parmi vous*. Il dit que ce témoignage de Jésus Christ a été confirmé parmi eux, comme s'ils eussent déjà accompli par leurs actions la doctrine que l'Apôtre leur avait apprise. Et enfin pour comble de louanges il leur dit encore : *De sorte qu'il ne vous manque aucun don divin, dans l'attente ou vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus Christ*.

Mais peut-on vous demander, ô grand Paul, où vous tendez par tant de louanges que vous donnez à vos disciples ? Il nous le fait voir assez clairement par ces paroles qu'il leur dit ensuite : *Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, d'avoir tous un même langage; et de ne point souffrir parmi vous de divisions et de schismes; mais d'être tous unis ensemble dans un même esprit. Car j'ai été averti par ceux de la maison de Chloé, qu'il y a des contestations parmi vous*. Et voici ce qu'il en conclut peu après : *Puis qu'il y a parmi vous des jalouses et des disputes, n'est-il pas vrai que vous êtes charnels, et que votre conduite est encore bien humaine ?* Voilà comment ce grand apôtre commence par des louanges, pour en venir enfin aux corrections; voilà comment il ouvre la voie à une répréhension sévère dans le coeur de ses auditeurs, par les douces paroles dont il les flatte. Il travaille d'abord comme à lier les mains à ces personnes superbes par ces petits applaudissements, afin de pouvoir plus facilement ouvrir cette plaie d'orgueil par le rasoir d'une sévère correction. Il y avait dans les

Corinthiens des choses à louer, et il y en avait de dignes de blâme. Ainsi cet habile médecin jugea à propos de tâter premièrement par ses louanges, les parties saines qui étaient autour du mal; et puis il perça cet abcès plein de la corruption de l'orgueil, par le fer d'une répréhension salutaire. Les saints prédicateurs suivent donc dans leur manière d'instruire les autres une conduite très sage, en fortifiant et confirmant dans la piété ceux qui vivent bien, puis en corrigeant en eux avec rigueur le mal qu'ils y reconnaissent.

CHAPITRE 11

Que les vrais pasteurs conservant toujours au dedans du coeur la tendresse de la charité, savent user au dehors avec un tempérament admirable, tantôt de douceur, et tantôt de sévérité, selon les besoins de ceux qu'ils corrigent. Et que Dieu châtiât souvent les justes en cette vie, afin qu'ils ne s'élèvent point de vanité; épargne quelque fois les réprouvés, parce qu'il leur réserve tous ses châtimens en l'autre vie.

Il arrive aussi quelquefois que les véritables prédicateurs parlent fortement à ceux qu'ils exhortent. Mais il y a bien de la différence entre être animé du zèle de la justice, ou être enflé d'orgueil et de vanité. Quand les justes usent à l'extérieur de sévérité dans leurs corrections ils ne laissent pas pour cela de conserver toujours au dedans la grâce de la dilection et de la douceur. Lors qu'ils veulent réprimer les dérèglements des méchants, ils se servent souvent de la dureté apparente d'une conduite sévère : mais en même temps ils ont le coeur attendri par la chaleur de la charité; ils brûlent d'amour pour ceux-là mêmes contre lesquels ils s'élèvent davantage par d'âpres répréhensions; et ils s'humilient toujours devant Dieu dans le secret de leurs coeurs, pendant qu'ils les châtient à l'extérieur par des corrections rudes et sévères. Souvent ils les traitent avec mépris; sans les mépriser; et ils paraissent en désespérer, quoi qu'en effet ils ne perdent pas l'espoir d'obtenir leur amendement; or ils en usent de la sorte, afin de les retirer de leur péché, et de les rappeler à la vie d'autant plutôt, qu'ils leur font voir de plus près le précipice de la mort ou ils vont tomber.

Souvent aussi ils se servent de ce louable artifice, d'avouer leurs propres fautes en la présence de leurs disciples, afin de leur mieux apprendre, avec quelle exactitude ils se doivent examiner et reprendre eux-mêmes dans toutes leurs actions. Et en tout cela ils se conduisent avec un si sage tempérament, qu'ils ne sont, ni trop rigides au de-dans du coeur lors qu'ils agissent avec force et avec élévation, ni trop relâchés au dehors lors qu'ils s'humilient; parce qu'ils ont soin, etc de conserver l'humilité en observant la discipline, et d'observer la discipline en se conservant toujours dans l'humilité.

Saint Paul a fait voir qu'il voulait maintenir l'ordre de la discipline, lors qu'il dit aux Corinthiens : *Puis qu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas vrai que vous êtes charnels, et que votre conduite est encore bien humaine ?* Mais il n'a pas pour cela perdu l'humilité, puis qu'il leur avait dit auparavant : *Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Jésus Christ, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir parmi vous de divisions et de schismes.* Il avait encore suivi la voie de l'humilité, lors qu'il se reprend lui-même, peut-être un peu plus fortement qu'il n'aurait fait, s'ils ne l'y avaient obligés en disant aux mêmes Corinthiens : *J'ai été imprudent.* Mais ce sentiment d'humilité ne l'éloigne point de l'amour de la discipline; puisqu'il ajoute aussitôt : *C'est vous qui m'avez contraint.* Il montra dans sa conduite un grand exemple d'humilité, lorsqu'il dit à ses disciples : *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus Christ comme notre Seigneur; et quant à nous, nous nous regardons comme vos serviteurs pour Jésus.* Cependant il n'oublia point la règle de la discipline en témoignant son humilité; puisqu'il leur dit ailleurs : *Que voulez-vous que je fasse ? Aimez-vous mieux que je vous aille voir la verge à la main.* Ainsi les saints prédicateurs de la vérité savent fort bien user avec tempérament de l'une ou l'autre de ces deux conduites, dans l'exercice de leur ministère, en sorte que lors qu'ils reconnaissent des fautes dans ceux qui leur font soumis tantôt; ils les en reprennent avec rigueur, et tantôt ils se contentent de les prier et les exhorter avec douceur et humilité.

Mais quand les prédicateurs arrogants et présomptueux se mêlent de les vouloir imiter, ils ne prennent d'eux que les paroles dures de correction, et sont incapables d'user comme eux des prières et des exhortations d'humilité. Ils aiment mieux paraître terribles, que doux et modérés. C'est pourquoi ils ne s'étudient qu'aux choses qui les élèvent davantage, et négligent celles qui leur pourraient abaisser et humilier l'esprit. Et comme il leur est impossible d'avertir doucement

de leur devoir ceux qui y manquent, ils sont si accoutumés à en user avec rigueur, qu'ils s'emportent souvent avec des invectives pleines de colère contre ceux même qui vivent bien.

C'est là le personnage que fait présentement le jeune Héliu, lors qu'au lieu de consoler le saint homme Job, il le reprend avec aigreur, en lui disant : *Y a-t-il un homme comme Job, qui boit les injures comme de l'eau; qui marche avec les méchants, et qui va avec les impies ?* Et comme l'orgueil est toujours éloigné de la vérité, il s'emporte aussitôt en des mensonges, lors qu'il ajoute. Car il a dit : *L'homme ne saurait plaire à Dieu encore qu'il coure avec lui.* Il n'y a qu'à lire les paroles du bienheureux Job, pour voir qu'il n'a jamais parlé de la sorte. Mais il ne faut pas s'étonner si Héliu ne parlant que pour satisfaire sa vanité et paraître docte, feint dans autrui des monstres qu'il puisse combattre. Et comment pourrait-il dans ses répréhensions garder, toujours les voies de la vérité, lui qui en était déjà si fort éloigné en son âme par l'enflure d'un orgueil insupportable ?

Héliu poursuit : *C'est pourquoi vous hommes sentez, écoutez-moi.* Comme il est tout plein de faste et de vaine gloire, il ne cherche pour l'écouter que ceux qu'il croit être les seuls qui soient dignes et capables de l'entendre; et voici comme il explique ses sentiments. *Dieu nous garde de croire qu'il y ait en lui de l'impiété, et qu'il puisse y avoir de l'iniquité dans le Tout-puissant. Car il rendra à l'homme le prix de ses oeuvres, et il récompensera chacun d'eux selon ses voies.* Il a raison de dire qu'il n'y a point d'impiété ni d'iniquité en Dieu; mais il n'est pas toujours vrai durant cette vie, que Dieu y traite chacun selon ses mérites. Car il est certain d'une part qu'il prévient gratuitement des dons de sa grâce une infinité de pécheurs, et qu'il les convertit et les fait entrer dans le chemin de la vertu et des bonnes oeuvres; et que d'autre part il châtie de ses fléaux plusieurs d'entre les justes, qui lui sont très agréables, et que néanmoins il afflige comme s'ils lui déplaisent; ainsi que le Sage le marque assez par ces paroles : *Il y a des justes à qui il arrive les mêmes choses que s'ils avaient vécu comme des impies; et il y a des impies qui sont dans une aussi parfaite assurance que s'ils vivaient comme les justes.* Et Dieu tout-puissant en use ainsi par une conduite admirable de miséricorde; châtiât maintenant les justes, afin qu'ils ne s'élèvent point de présomption dans leurs bonnes oeuvres; et voulant bien exempter de peines les médians durant cette vie, parce qu'ils doivent être un jour comblés de tourments dans l'éternité.

Notre histoire nous apprend assez que les justes ne sont pas toujours affligés en ce monde parce qu'ils le méritent par leurs actions; puisque nous y voyons le bienheureux Job qui y reçoit des louages de la bouche même de son propre Juge, avant que d'éprouver la rigueur de ses fléaux. C'est pourquoi Héliu parlerait plus véritablement s'il disait ici qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu, lors même qu'il paraît ne pas traiter les hommes selon le mérite de leurs oeuvres; puisque nous devons croire que les démarches même de sa divine conduite que nous ne pouvons comprendre, sont réglées par des jugements très justes quoi que très cachés.

Mais parce que les prédicateurs arrogants et présomptueux ne laissent pas de mêler quelques vérités parmi leurs plus vains discours, Héliu dit fort bien ensuite : *Il est certain que Dieu ne condamnera personnes sans sujet, et que le Tout-Puissant ne confondra point l'équité dans son jugement.* Dieu a dit ci-devant au démon : *Vous m'avez excité contre lui pour l'affliger sans sujet.* Et Héliu dit ici que Dieu ne condamne personne sans sujet. De sorte qu'il semblerait que ces dernières paroles seraient contraires à la vérité, si l'on ne les examinait plus exactement. Mais il y a bien de la différence entre condamner et affliger. Ainsi l'on peut dire que Dieu afflige quelquefois en de certaines choses sans sujet, mais non pas qu'il condamne jamais sans sujet. Et en effet, n'avait-il pas affligé Job en certaines choses, lors qu'il voulait faire croître ses mérites, sans qu'il y eût en lui d'iniquité à punir ? Mais il ne saurait jamais condamner sans sujet; parce que la condamnation ne se peut pas faire en partie, et qu'à la fin du monde il punira avec la dernière justice tout le mal que chacun aura commis durant cette vie. Et l'on ne peut pas dire non plus que Dieu confonde l'équité dans son jugement; parce qu'encore que tout ce que nous souffrons ici, ne paraisse pas à nos yeux être toujours juste, il est certain que dans le secret examen qu'en fait le souverain Juge, il ne juge rien qu'avec équité.

CHAPITRE 12

Du soin que la divine Providence prend de l'homme. De l'effet de la grâce lors qu'elle attire à Dieu, et notre cœur et nos actions extérieures : Et du sentiment d'humilité qui conserve continuellement dans notre mémoire cette pensée, que nous devons un jour retourner en terre.

Héliu continuant son discours, dit ensuite : *Quel autre a-t-il établi sur la terre et qui a-t-il préposé sur l'univers qu'il a formé ?* C'est à dire qu'il n'y a mis personne pour le gouverner. Car il régit tout le monde par lui-même, ainsi qu'il l'a créé d'abord; et il n'a non plus besoin de l'assistance d'autrui pour le gouverner, qu'il n'en a pas eu pour le faire. Mais Héliu dit ces choses pour en tirer cette conséquence; que puisque Dieu ne dédaigne pas de conduire lui-même les choses qu'il a créées, il ne faut pas douter qu'il ne conduise bien et justement les choses qu'il a créées bonnes; n'étant pas à croire qu'il gouverne avec dureté, ce qu'il a formé avec une bonté si admirable; et qu'il voulût abandonner ce qu'il a fait, après l'avoir bien voulu faire, lorsqu'il n'était point encore. Puis donc que celui qui nous a formés dans notre première création, est le même que celui qui nous gouverne; il est sans doute qu'il ne néglige pas le soin de notre conduite.

Et c'est pour cela qu'il est dit ensuite : *Si l'homme élevé son coeur à Dieu, il attirera à lui son esprit et son souffle.* Notre coeur est courbé lors qu'il penche vers les choses basses, et il se relevé, lors qu'il aspire aux biens du ciel. Si donc l'homme élève son coeur à Dieu, il attirera à lui son esprit et son souffle. Car l'esprit nous marque ici les pensées et les mouvements intérieurs; et le souffle, les actions extérieures. Ainsi à regard de Dieu, attirer à soi l'esprit et le souffle de l'homme, ne signifie autre chose que faire tourner vers lui toutes les choses intérieures et extérieures qui sont en nous; en sorte qu'il n'y ait plus rien au dehors qui plaise à notre âme, et que s'il reste encore dans notre chair quelque inclination aux choses basses, elle ne se porte pas, au moins avec effort pour les obtenir; mais au contraire, que tout ce qui est dans l'homme tende vers celui de qui il vient, soit en s'enflammant intérieurement du désir de le posséder, soit en réprimant au dehors les rebellions de sa chair pour s'en rendre digne.

C'est pourquoi Héliu ajoute fort bien ensuite : *La chair tombera toute entière en défaillance, et l'homme retournera en cendre.* Toute la chair périt lors qu'elle cessé d'être assujettie à ces mouvements dérégés. Car l'esprit est alors ainsi qu'un maître absolu qui réprime tout ce qu'il y a en elle de fluide et de corruptible, et qui fait mourir comme avec l'épée d'une salutaire rigueur tout le mal qui y est vivant. Le prophète Jérémie s'était comme percé lui-même de cette épée de sévérité, lorsqu'il disait à Dieu : *Après que vous m'avez converti j'ai fait pénitence; et après que vous m'avez fait connaître, j'ai frappé ma cuisse.* Que signifie ici la cuisse, sinon les plaisirs de la chair ? Et que veut dire : *Après que vous m'avez fait connaître, j'ai frappé ma cuisse*, sinon, après que j'ai découvert avec des yeux spirituels les choses célestes, j'ai fait mourir dans la plus basse partie de moi-même tout ce qu'il y avait de vivant selon la chair; en sorte que plus je découvre les biens du ciel, moins je me plais dans les choses de la terre, auxquelles j'étais auparavant si fort attaché. Car autant que l'on vit pour les choses supérieures, autant l'on meurt aux inférieures. Ainsi n'était vrai de dire que toute la chair de saint Paul était tombée en défaillance, lors qu'il écrivait aux Galates : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus, moi qui vit mais c'est Jésus Christ qui vit en moi.*

Et Héliu dit fort bien ici : *l'homme retournera en cendre.* Lors que l'homme est dans l'état du péché, il oublie aisément qu'il soit mortel; et pendant qu'il est possédé d'orgueil, il ne se souvient plus qu'il n'est que terre. Mais quand il a reçu la grâce d'une vraie conversion, et qu'il est fortement pénétré de l'esprit d'humilité, c'est alors qu'il commence à considérer qu'il n'est que cendre et poussière. David était comme réduit en cendre lorsqu'il s'écriait à Dieu : *Seigneur, souviens-toi que nous ne sommes que poussière.* Abraham était aussi réduit dans le même état, lors qu'il disait : *Je parlerai à mon Seigneur, encore que je ne sois que poudre et que cendre.* Et quoi que la mort n'eût pas encore réduit en terre leur chair vivante, ils se considéraient néanmoins comme étant déjà ce qu'ils prévoient assurément qu'ils deviendraient quelque jour. C'est pourquoi il est dit ailleurs : *Tu leur ôteras l'esprit, et ils tomberont en défaillance; et ils retourneront en leur première poussière.* Quel est cet esprit, sinon celui de l'orgueil. Ainsi l'esprit d'orgueil leur étant ôté, ils reconnaîtront que d'eux-mêmes ils ne sont rien, et ils retourneront en poussière; c'est à dire ils s'humilieront dans la vue de leur condition vile et abjecte.

Comme ceux qui considèrent bien ce qu'ils sont, rappellent sans cesse dans leur mémoire cette poussière dans laquelle ils doivent un jour retourner; il est écrit dans la Sagesse : *Les justes brilleront, et ils courront ainsi que des étincelles sur des roseaux.* Car quand les saints sont mêlés avec les pécheurs, ils les embrasent souvent par le feu de leurs bons exemples, et les réduisent comme en cendre par l'ardeur de leur lumière. Et en effet les pécheurs étant, pour le dire ainsi, consumés par ces flammes de piété; et considérant l'infirmité de leur condition, ils reconnaissent qu'ils ne sont que cendre et poussière; de sorte que la dureté de leur présomption étant comme toute brisée et mise en poudre, ils peuvent dire avec David : *Souviens-toi, Seigneur, que nous ne sommes que poussière.* C'est donc avec beaucoup de raison qu'il est dit ici, que lors que Dieu

attire à lui l'esprit de l'homme, *toute sa chair ensemble tombe en défaillance, et qu'il est réduit en cendre.*

CHAPITRE 13

Qu'en négligeant de petites fautes, on tombe insensiblement en de plus grandes. Et qu'il faut arracher avec grand soin l'orgueil, dès qu'il commence à prendre racine dans notre coeur parce qu'il devient d'autant moins visible à nos propres yeux, qu'il croît davantage.

Héliu avance ici de belles et de grandes vérités; mais il fait assez voir par les paroles qui suivent, que ce qu'il avait dit de bon, n'avait servi qu'à enfler davantage sa présomption. Car voici comment il parle au saint homme Job : *Si donc tu as, de l'entendement écoute ce que je dis, et prête l'oreille à mes paroles.* Tous les présomptueux ont cela de propre, que lors qu'ils ont des sentiments un peu élevé, ils s'emportent aussitôt de vanité; ils méprisent les pensées des autres, comme indignes d'être comparées aux leurs et se préfèrent dans leur propre jugement à tout ce que les autres peuvent valoir. Cependant il arrive à ces misérables qu'ils s'obscurcissent en pensant voir davantage; parce qu'en s'appliquant à des choses subtiles et relevées, ils négligent de se voir eux-mêmes; et ils tombent d'autant plus honteusement par leur orgueil, qu'ils s'efforçaient de s'élever à des intelligences plus sublimes. Au lieu qu'ils parviendraient aux vérités les plus hautes et les plus utiles, s'ils se pouvaient bien connaître eux-mêmes, lorsqu'ils annoncent le bien aux autres.

Héliu avait dit ci-dessus : *Si vous avez quelque chose à dire, répondez-moi. Parle car je voudrais bien que tu puisse paraître juste.* Et maintenant il dit ici : *Si donc tu as de l'entendement écoute ce que je dis.* Voilà comment la présomption s'accroît peu à peu en lui comme par degrés. Il avait déjà douté si Job pourrait dire quelque chose de juste; et maintenant il examine s'il pourra seulement entendre les choses qu'il lui va dire. Là il avait dit à Job : *Si vous avez quelque chose à dire, répondez-moi.* Comme s'il disait en d'autres termes : Dis quelque chose; si néanmoins tu es digne de parler. Et maintenant il lui dit : *Si donc tu as de l'entendement écoute ce que je dis.* Comme s'il disait aussi en d'autres termes : Ecoute-moi; si toutefois tu es seulement digne d'écouter. Ce sont là les défaillances continuelles, par lesquelles les âmes réprouvées descendent insensiblement de mal en pis; parce qu'en négligeant avec imprudence les petits défauts, ils tombent enfin dans les plus grands. C'était déjà un effet de la présomption d'Héliu, de douter que le bienheureux Job fût capable de dire quelque chose de bon. Mais comme il négligea de corriger en lui ce premier défaut, il tomba dans un plus grand et ne se contentant pas de douter que Job pût dire quelque chose de bon, il en vint jusqu'à cet excès, que de désespérer qu'il pût même entendre le bien qu'il lui voulait dire.

Cela nous apprend qu'il faut arracher le vice d'orgueil dès qu'il commence à prendre racine; qu'il faut retrancher avec grand soin les premier rejeton qui pousse, de crainte qu'il ne prenne vigueur en croissant, et qu'il ne se fortifie par un long usage. Et en effet l'on ne découvre l'orgueil en soi-même que très difficilement, lors qu'il est invétéré; parce qu'on le voit d'autant moins, que l'on en est plus possédé. Car l'orgueil s'engendre dans l'esprit, comme une tare se forme sur l'oeil; plus elle s'étend, et plus, elle nous ôte de lumière. Ainsi la présomption ne croît que peu à peu dans le fond du coeur. Mais quand elle augmente, et qu'elle prend plus d'étendue, elle nous bouche entièrement l'oeil de l'esprit; de sorte qu'étant comme renfermé dans une prison, il souffre l'oppression de ce vice; et cependant il ne saurait voir ce qu'il souffre.

Comme les personnes arrogantes et présomptueuses ne croient pas la vérité en la manière qu'ils la doivent croire; et ne savent pas même exprimer ainsi qu'il le faut le bien qu'ils connaissent; Héliu après avoir dit avec un esprit d'orgueil au saint homme Job : *Si donc tu as de l'entendement écoute ce que je dis.*, ajoute ensuite : *Celui qui n'aime pas le Seigneur, peut-il être guéri ? Et comment condamne-tu absolument celui qui est juste ?* Ce sont des vérités qu'il dit ici; mais ce n'était pas au bienheureux Job qu'il les fallait dire. Car quand on parle, il faut bien considérer ce que l'on dit, celui à qui on le dit, quand on le dit, et comment on le dit. Héliu a bien pensé à ce qu'il disait; mais il n'a pas considéré à qui il le disait. Le saint homme Job avait assez témoigné qu'il aimait la justice, puisqu'il voulait bien examiner sa cause avec Dieu; et il n'avait jamais condamné celui qui est juste; mais étant tout abîmé dans les douleurs, il avait seulement demandé avec beaucoup d'humilité pourquoi il était ainsi châtié sans savoir mérité par ses péchés. Celui-là aime bien le jugement qui examine avec tant d'exactitude toutes ses voies et qui entrant dans les plus secrets replis de son coeur, considère comment le Seigneur agit envers lui,

et ce que lui-même doit au Seigneur. Et comment Job eût-il manqué à le faire, lui qui avait soin d'offrir à Dieu de si fréquents sacrifices, pour l'expiation des pensées même de ses enfants ?

CHAPITRE 14

Que c'est imiter l'ange apostat, et vouloir soustraire à Dieu l'empire qu'il a sur les hommes, que de se glorifier de commander et d'être élevé au dessus de ceux que la nature rend nos semblables. Que c'est conduire à l'impiété ceux qui nous sont soumis, que de leur donner l'exemple d'orgueil. Et quels exemples d'humilité ceux qui commandent sont obligés de donner aux autres.

Héliu, après avoir dit, dans le dessein de reprendre Job, que celui qui n'aime pas le jugement ne saurait être guéri; et qu'il avait condamné celui qui est juste; explique aussitôt quelle est la justice de ce juste, c'est-à-dire de Dieu, lorsqu'il ajoute : *Qui dit au roi : Tu es un apostats et qui appelle les ducs, des impies ?*

Nous voyons que la plupart de ceux qui sont préposés au dessus des autres pour les gouverner, exigent de leurs inférieurs, qu'ils aient pour eux une crainte démesurée, et qu'ils les respectent plutôt comme leurs seigneurs et leurs maîtres, qu'à cause de Dieu qui est le Seigneur et le Maître commun de tous. Ils sont tout bouffis d'orgueil au fond de leur coeur; ils n'ont que du mépris pour tous ceux qui leur sont soumis, quand ils viennent à les comparer à leur grandeur; et au lieu de s'abaisser à eux pour leur procurer tout le bien dont ils sont capables, ils ne font que les opprimer par un dur empire. Et tout cela ne vient que de ce qu'ils s'élèvent dans leurs pensées présomptueuses, et qu'ils ne reconnaissent pas pour leurs égaux, ceux à qui il leur arrive de commander.

Le livre de l'Ecclésiastique dit pour réprimer cet orgueil : *Ils vous ont établi chef pour les gouverner, ne vous en élevez pas; mais vivez parmi eux, comme n'étant que l'un a entre eux.* Le Seigneur voulant aussi reprendre cette vaine gloire dans les pasteurs de son peuple, dit par la bouche d'un prophète : *Vous leur commandiez, avec dureté et avec une puissance absolue.* Car c'était plutôt avec un esprit d'empire et de domination, qu'avec un désir sincère de profiter à ceux qui leur étaient soumis, qu'ils les instruisaient des choses qui leur étaient salutaire si s'imaginant que ce leur eût été une honte et un trop grand abaissement, que de leur parler quelquefois comme à leurs semblables.

Et comme Dieu examine avec beaucoup de sévérité ces coeurs superbes, l'Ecriture les appelle fort bien ici des apostats. Parce que tout homme qui est établi pour la conduite des autres, tombe véritablement dans le crime d'apostasie, toutes les fois que prenant plaisir à dominer sur les hommes, il se réjouit et se complaît dans cet honneur comme dans un bien qui lui est particulier. Et en effet il ne considère plus alors le maître commun auquel il est véritablement soumis; et il se glorifie d'être élevé au dessus des autres, comme s'ils n'étaient plus égaux.

Cette racine de tous les vices a passé dans les coeurs de ceux qui gouvernent, par l'exemple de cet esprit superbe, qui dédaignant la société des autres anges, dit avec un insupportable orgueil : *Je m'élèverai sur les plus hautes nuées; et je deviendrai semblable au Très-Haut.* Car toutes les fois que celui qui conduit les autres, s'élève de vanité dans la vue du commandement qu'il a sur eux, il se soustrait par ce crime d'orgueil du service et de la soumission qu'il doit à son souverain Seigneur; et lorsqu'il traite avec mépris les hommes qui sont ses égaux, encore qu'ils lui soient soumis, il ne reconnaît plus le domaine absolu de Dieu, sous lequel tous les hommes sont semblables. De sorte que c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici d'un roi qui en use de la sorte, que c'est un apostat.

Et parce que ceux qui gouvernent leurs sujets avec cet esprit de domination, les portent à l'impiété par l'exemple de leur orgueil, l'Ecriture dit ensuite : *Qui appelle les ducs, des impies.* Ils conduiraient ceux qui leur sont soumis dans le chemin de la piété et de la vertu, s'ils leur donnaient des exemples d'humilité. Mais ils sont véritablement des impies, lors qu'ils s'éloignent du droit chemin de la vérité, et que se jetant au travers des précipices, ils y entraînent les autres après eux. Ils sont impies, quand par l'exemple de leur orgueil ils conduisent ceux qui les suivent dans le chemin de terreur. Saint Paul appréhendait d'être un de ces conducteurs d'impiété; lors que rabaisant l'élévation de son pouvoir, il disait aux Thessaloniens : *Nous n'avons point aussi recherché aucune gloire de la part des hommes, ni de vous, ni d'aucun autre. Nous pouvions comme étant apôtres de Jésus Christ, vous charger de notre substance; mais nous nous sommes conduits avec vous comme des enfants.* Il vivait parmi eux comme un enfant, de crainte que s'il

eût voulu exiger de ses disciples l'honneur et le respect qui était du à sa dignité, il ne leur eût donné des exemples de présomption. Il appréhendait qu'en usant avec autorité de la puissance pastorale, le troupeau qui était soumis à sa conduite, ne le suivît par des lieux pleins de précipices; et qu'après avoir pris un ministère qui est tout de piété, il ne lui servît qu'à conduire à l'impiété ceux qui le voudraient suivre.

C'est pourquoi il est très important que celui qui commande aux autres, considère bien quel exemple il donne à ceux qui lui sont soumis, et qu'il sache qu'il vit en autant de personnes, qu'il y en a qui lui obéissent. Il doit soigneusement prendre garde à ne pas s'enorgueillir de ce qu'il est au dessus des autres; à ne pas exiger avec empire les droits de la puissance légitime qui lui est commise; et à ne pas changer en une sévérité qui vient de l'orgueil, le pouvoir qu'il a de maintenir l'ordre et la discipline; de peur que ce qui lui avait été donné pour réprimer les désordres de ceux qu'il gouverne, ne serve à les dérégler et à les corrompre; et que comme nous avons dit, il n'emploie un ministère qui est tout de piété, à se rendre le chef et le maître de l'impiété même.

CHAPITRE 15

Que ceux qui ne peuvent pas exceller par leur vertu au dessus des autres, ne doivent point entreprendre de les conduire : Que lors qu'ils sont obligés, de les juger, ils doivent penser qu'ils ont au dessus d'eux un Juge souverain qui les jugera eux-mêmes. Qu'on rendra compte à Dieu d'autant d'âmes, qu'on en a de soumises à sa conduite: Et qu'on ne doit, ni accepter avec joie, ni refuser avec mépris la charge de gouverner les autres, que l'on nous veut imposer.

Ainsi quiconque n'a pas assez de vertu, pour surpasser les autres par sa bonne vie, ne doit point prendre la charge de les gouverner et de les conduire; de crainte qu'au lieu de s'acquitter du ministère qui lui a été conféré pour corriger les fautes d'autrui, il ne commette lui-même le mal qu'il avait dû retrancher. Il faut donc que ceux qui sont établis pour la conduite des hommes, se regardent et s'examinent de toutes parts, afin qu'ils puissent vivre, et pour eux-mêmes, et pour les âmes qui leur sont soumises; qu'ils tiennent caché dans le secret de leurs coeurs le bien qu'ils font; mais en telle sorte qu'ils puissent faire servir à l'avancement de ceux qui les suivent, l'exemple de leurs bonnes oeuvres; qu'ils corrigent avec sévérité les fautes de ceux qui sont sous leur charge; mais sans aucun emportement de colère ou de vanité; qu'ils en tolèrent quelques-unes, en se contentant d'y apporter une douce répréhension; sans toutefois ruiner la fermeté de la discipline par trop de douceur; et enfin qu'ils en dissimulent d'autres en les tolérant, sans néanmoins leur donner lieu de se multiplier et de s'accroître, par une trop grande négligence.

Ces choses sont assurément pénibles; et si la grâce de Dieu n'assiste et ne fortifie, on les trouvera très difficiles à pratiquer. Aussi le sage parlant de l'avènement dernier du Juge sévère, dit : *Il paraîtra bientôt et d'une manière effroyable, parce que l'on fera un très dur et très rigoureux jugement de ceux qui président sur les autres.* Comme donc la puissance de commander aux hommes, et de les conduire, nous inspire d'ordinaire des sentiments de présomption et de vaine gloire; et que devant les yeux du souverain Juge, ce vain élèvement du coeur passe pour impiété, Héliu dit fort bien ici que Dieu appelle les ducs, des impies. Parce qu'en se glorifiant de leur dignité et de leur élévation au dessus des autres, ils les portent à l'impiété par le mauvais exemple qu'ils leur donnent.

C'est pourquoi celui qui est commis sur les hommes pour les conduire, doit avoir grand soin de s'ériger premièrement un tribunal d'humilité dans le secret de son coeur, où il préside avant toutes choses; afin que lors qu'il voit au dehors les autres à ses pieds dans l'attente des ses jugements, il considère sans cesse avec une grande vigilance, qu'il y a un juge qui doit juger un jour des jugements qu'il rend aux autres; afin qu'il le puisse contempler avec d'autant plus d'assurance, lors qu'il le verra, qu'il y pense maintenant qu'il ne le voit pas, avec plus de crainte et d'inquiétude.

Celui donc qui à peine pourra satisfaire pour son âme seule au juge sévère, doit considérer que lors qu'il sera obligé d'en rendre compte, il sera chargé lui seul d'autant, d'âmes, qu'il en aura eu à conduire. Car si l'esprit est une fois bien pénétré de cette pensée, il ne sera plus capable d'être touché d'aucun sentiment d'orgueil. Et ce sage conducteur des autres méritera d'autant moins les noms de *roi apostat et de conducteur impie*, qu'il sera plus persuadé dans son coeur que la puissance qui lui est donnée sur les autres, n'est pas tant un honneur qu'un fardeau dont il

est chargé. Aussi celui qui se plaît maintenant à être juge des autres, ne verra un jour qu'avec déplaisir le souverain Juge. Car les fautes qui se commettent par le désir d'avoir quelque pouvoir sur les hommes sont innombrables. Cependant on ne peut bien user de cette puissance, que lors qu'on l'exerce, non en y prenant quelque secrète complaisance; mais en tremblant dans la vue du compte que l'on en doit rendre.

C'est pourquoi afin de la bien administrer, il faut surtout que ce ne soit pas notre cupidité qui nous y porte, mais la nécessité qui nous oblige à la recevoir. Et quand on nous l'a imposée, il ne faut non plus l'abandonner par trop de crainte, que nous n'avons pas dû la recevoir avec trop de joie; de peur, ou de tomber dans un orgueil d'autant plus dangereux, qu'il paraîtrait naître de l'humilité, si nous venions à mépriser par notre fuite l'ordre de la divine Providence; ou de secouer le joug du souverain Maître, si nous mettions notre joie dans le commandement que nous aurions sur les autres. Lors donc que nous recevons cette puissance, il ne faut pas l'aimer par inclination; mais la supporter avec patience, afin qu'elle soit d'autant plus légère pour notre salut au jour de notre dernier jugement, que nous la trouvons maintenant pesante dans l'exercice de ces fonctions.

Fin du vingt-quatrième Livre